

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1926

N° 21

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE
(DIPLOME D'ÉTAT)

*Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris
en 1926 par*

Fernand LOURDEL

VÉTÉRINAIRE MUNICIPAL DE LA VILLE DE BLOIS

né le 2 Août 1867, à LILLE (Nord)

Le Berceau d'une Race ovine "La Charmoise"

Edouard Malingié et son Œuvre

JURY { *Président* : M. MENETRIER, professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs*. { M. DECHAMRÉE } professeurs à l'École Nationale Vétérinaire
 { M. MOUSSU } d'Alfort.



BLOIS

IMPRIMERIE CENTRALE, ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE
13, Rue Denis-Papin, 13

1926

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS.

Professeurs honoraires :

MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires,
P.-J. CADIOT, A. RAILLIET, H. VALLÉE,

PROFESSEURS

	MM.
Anatomie descriptive des mammifères domestiques.....	BOURDELLE.
Physiologie, thérapeutique générale, matière médicale.....	MAIGNON.
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie.....	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; histoire naturelle médicale.....	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence.....	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure.....	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire obstétrique.....	MOUSSU.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, inspection des denrées alimentaires ; autopsies.....	PETIT.
Hygiène et agronomie ; zootechnie et économie rurale.....	DECHAMBRE.

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER.	MM. MOUSSU (R.).
LEBLOIS	PETIT (M).
LESBOUYRIES.	VERGE.
MONVOISIN.	

La Faculté de Médecine et l'École Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.

Le Berceau d'une Race ovine "La Charmoise"

Edouard Malingié et son Œuvre

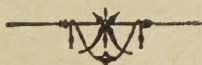
THÈSE

*Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris
en 1926 par*

Fernand LOURDEL

VÉTÉRINAIRE MUNICIPAL DE LA VILLE DE BLOIS

né le 2 Août 1867, à LILLE (Nord)



BLOIS

IMPRIMERIE CENTRALE, ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE
13, Rue Denis-Papin, 13

—
1926



INTRODUCTION

Comme Edouard Malingié, né à Lille ; comme lui, transporté par les hasards de l'existence dans cette région du Blésois, je me sentis attiré vers lui par un courant de sympathie.

Déjà, à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, après les magistrales leçons du Professeur Baron, j'admirais cette remarquable race ovine de la Charmoise qu'il nous faisait voir de si pittoresque façon au Concours général.

Bien que non qualifié par mes premières années professionnelles, en 1907, peu de temps après mon arrivée à Blois, je fus désigné, au pied levé, pour remplacer mon bon camarade le Professeur Dechambre, comme Membre du Jury de la race ovine au Concours agricole de Blois. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les exposants ne gagnaient pas au change.

Depuis, à l'occasion des Concours itinérants organisés, chaque année, par l'Office départemental agricole de Loir-et-Cher, je suis allé, comme membre du jury, de nombreuses fois à la Charmoise et dans la région de Pontlevoy.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai pénétré la première fois dans la demeure où habita Edouard Malingié.

J'ai pu recueillir dans la région de précieux renseignements sur sa vie et ses travaux. J'ai pu constater aussi, avec regret, combien le nom d'Edouard Malingié était oublié.

Au Concours de races ovines organisé en 1922, pendant « La grande semaine de Blois », de merveilleux spécimens de la race qui m'intéressait étaient exposés et je suis heureux d'a-

voir pu contribuer à leur faire accorder les premières récompenses.

C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de mettre au point et de classer chronologiquement et d'une façon définitive les travaux de Malingié et de rappeler le nom de ce grand homme à ceux qui l'ont trop oublié.

Ce sera le but de cette modeste étude et, si je l'ai atteint, ce sera pour moi la plus précieuse récompense.

F. A. LOURDEL.

Août 1925.

PREMIÈRE PARTIE

Le Berceau d'une Race ovine

“ La Charmoise ”

CHAPITRE PREMIER

SITUATION

Entre la vallée du Beuvron, affluent de la Loire, et celle du Cher, autre affluent de la rive gauche de ce fleuve, existe un plateau limité respectivement au nord et au sud par ces rivières, à l'est par la Sologne, à l'ouest par une région boisée constituée par la forêt de Montrichard et les bois de Sudaie.

Ce plateau est connu dans le Blésois sous le nom de « Plaine de Pontlevoy ».

C'est une région aujourd'hui très riche pouvant être comparée à celles de la Beauce et de la Brie. On y trouve des prairies mais on y cultive surtout les céréales. Le vignoble y est assez réputé.

Pontlevoy, commune de 2.267 habitants, fait partie du canton de Montrichard. Elle est située à 24 kilomètres de Blois, sur la route départementale n° 2 de Blois à Loches.

Elle est célèbre par les restes d'une vieille Abbaye de Bénédictins fondée au XI^e siècle et par son Collège qui est encore aujourd'hui une des plus importantes maisons d'enseignement secondaire libre de France. Un de ses directeurs, l'abbé Bourgeois, mort en 1878, fut un géologue célèbre.

L'abbé Bourgeois étudia de très près, de 1855 à 1875, les gisements de la région Pontlevoy-Thenay dans les sables ou « Faluns du Blésois ».

Il y recueillit un nombre considérable d'ossements fossiles de mammifères miocènes. Il en forma une collection importante conservée en partie au musée du Collège et au Musée d'histoire naturelle de Blois. Il en existe également une à l'Ecole nationale des Mines.

Il exprimait cette opinion « que les animaux terrestres que l'on trouve dans les faluns du Blésois seraient identiques, par leurs espèces, à ceux des sables de l'Orléanais et que c'est à des remaniements de ces sables par les courants de la mer des faluns qu'il faut attribuer l'origine des débris leur appartenant, que l'on trouve dans les faluns... »

La commune de Pontlevoy possède aujourd'hui 3.000 hectares de terres labourables et 720 hectares de prairies naturelles et artificielles.

Un ruisseau « le Traînefeuilles », qui reçoit les eaux des terrains environnants, traverse la commune et en particulier le parc du Collège pour aller se jeter dans le rû de Monthou, qui se jette lui-même dans le Cher.

Après avoir traversé le « bourg », long d'environ un kilomètre et à 1.500 mètres de celui-ci, on aperçoit à gauche de la route départementale précitée et à 600 mètres de celle-ci, en se dirigeant vers Montrichard, une exploitation agricole importante, c'est « *La Charmoise* ».

CHAPITRE II

CLIMAT

Le climat de la région est généralement doux et tempéré ; il n'est pas sujet à de brusques variations comme sur les bords de l'Océan. C'est le climat nord-ouest ou Séquanien. Cependant, il y a lieu de noter que le plateau de Pontlevoy est voisin des confins du climat Girondin. C'est ce qui explique la sécheresse assez fréquente des étés.

Le caractère principal de la température est d'y être généralement égale. La différence entre la température moyenne de l'été et celle de l'hiver n'est pas considérable.

Le climat est agréablement varié, très sain et doux et jamais on n'y rencontre des chaleurs excessives ou des hivers trop rudes.

Le vent d'ouest qui remonte le cours de la Loire est celui qui souffle le plus souvent. En été, il tempère la chaleur et, en hiver, il arrête les froids en amenant la pluie.

L'air est pur et sain, surtout depuis la mise en culture des marécages de la Sologne que l'on voyait encore, il y a un siècle, au voisinage de la Charmoise.

A Pontlevoy, la température moyenne annuelle a été, pour deux années d'observations, de 12°2, supérieure d'environ 2 degrés à la température moyenne de Paris.

La moyenne de l'hiver a été de 4°3, celle de l'été de 20°9.

Pluie (1894-1906) : Moyenne annuelle.....	579 m/m
Quantité annuelle maxima.,.....	907 m/m
Quantité annuelle minima.....	406 m/m
Pression : Moyenne annuelle.....	748
Pression maxima.....	774
Pression minima.....	722

CHAPITRE III

CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DU SOL DE LA RÉGION

Dans la région de Pontlevoy, la succession des différentes couches géologiques est la suivante :

Formations actuelles
Sables de l'Orléanais
Calcaire de Beauce
Argile à silex
Couches crétacées

FORMATIONS CRÉTACÉES

La craie marneuse ou tuffeau de Touraine appartient à l'Étage turonien. Elle forme le soubassement des côteaux du Cher, de Noyers à Montrichard. Elle affleure et est exploitée en carrières souterraines où à mi-côte.

C'est à Bourré, commune voisine de Pontlevoy et sur la limite des terres de la Charmoise, que se trouvent les principales carrières.

Cette craie est tendre, d'un jaune clair, légèrement verdâtre, parsemée d'un peu de mica. C'est une pierre de construction connue sous le nom de « Pierre de Bourré ». La sculpture en est facile à cause de la finesse de son grain. C'est cette pierre qui a été employée pour la construction des principaux châteaux de la vallée de la Loire : Blois, Chambord, Chenonceaux en particulier.

Le tuffeau, qui a environ 15 mètres d'épaisseur, forme une falaise à pic sur la vallée du Cher, principalement à Thésée, Bourré et Montrichard. Cette falaise est creusée de place en place et forme des grottes entaillées de main d'homme et trans-

formées en habitations troglodytiques quelquefois superposées.

Les endroits d'où la pierre à construction a été tirée forment des galeries très longues et très compliquées dans lesquelles on cultive, depuis une trentaine d'années, le champignon comestible. Depuis une dizaine d'années un industriel intelligent a établi, dans les carrières de Montrichard, une fabrique de vins mousseux (procédé champenois) ; les vins légers du Blésois se prêtant admirablement à la champagnisation. Cette installation très importante est visitée par de nombreux touristes et a un commerce actif d'exportation.

ARGILE A SILEX

L'argile à silex représente un produit d'altération de la craie. « D'une façon générale, l'argile à silex annonce la craie. Partout où elle se trouve, elle recouvre des couches crayeuses, dit M. Faupin, dans sa Géologie de Loir-et-Cher ».

Dans la région de Pontlevoy, la couche d'argile est de peu d'épaisseur, deux mètres environ. Elle affleure dans la vallée du Cher, au niveau de la forêt de Montrichard.

En attaquant la craie, l'eau dissout le calcaire et forme un mince résidu d'argile mélangé à des débris de calcaires ou de silex non roulés. La couleur rouge vient de l'oxydation des particules de fer contenues dans la craie par l'action dissolvante des eaux de filtration.

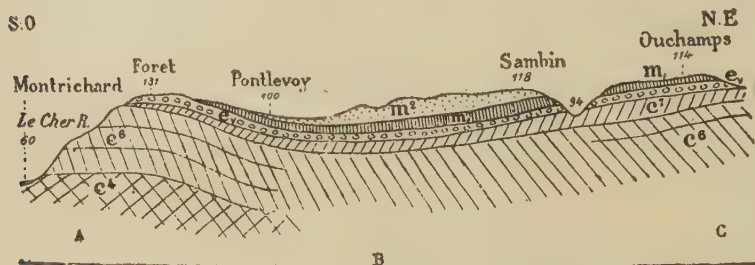
Ces côteaux crayeux, recouverts d'argile à silex, conviennent à merveille à la culture de la vigne ; d'où la réputation justifiée des vins de la vallée du Cher.

CALCAIRE DE BEAUCE

Le calcaire de Beauce est une formation tertiaire d'origine lacustre de l'âge miocène inférieur.

A cette époque, la Beauce actuelle était recouverte par un grand lac qui s'avancait à l'ouest jusqu'à Blois et Pontlevoy. Dans ce lac, qui était une cuvette creusée dans la craie, se déposèrent des sédiments calcaires.

L'eau disparaissant, les dépôts se desséchèrent et durcirent pour former cette couche calcaire qui, dans la Beauce proprement dite, est recouverte par une terre quaternaire très fertile : le limon des plateaux.



Coupe dans la Plaine de Pontlevoy (d'après M. G. DOLLFUS).

- m₂ Faluns du Blésois.
- m₁ Calcaire de Beauce supérieur.
- e₇ Argile à Silex.
- c₇ Crétacé sénonien.
- c₆ Crétacé turonien.
- c₄ Crétacé sénomanien.

A. Anticlinal de Montrichard ; B. Synclinal de Pontlevoy

C. Anticlinal secondaire des Montils.

C'est le calcaire de Beauce supérieur ou de Pithiviers ou encore calcaire à hélix, dénomination inexacte de certains auteurs, qui recouvre l'argile à silex dans la région de Pontlevoy.

Le calcaire de Beauce supérieur est blanc jaunâtre ou grisâtre, parsemé de fragments siliceux. Il est dur et sert à l'empierrement des routes ou à la construction : *pierre de Pontlevoy*.

La masse rocheuse présente des crevasses profondes permettant à l'eau de s'y infiltrer assez facilement. Cette roche est quelquefois employée comme pierre à chaux.

On trouve dans le calcaire de Beauce supérieur des ossements fossilisés de mammifères se rapprochant du cerf ou du rhinocéros. On y trouve aussi des limnées, des hélix.

SABLES DE L'ORLÉANAIS

Ce sont des sables granitiques descendus très probablement par alluvions du Massif central.

Ils comprennent inférieurement les sables de l'Orléanais proprement dit et supérieurement, les sables argileux de Sologne.

Les sables de l'Orléanais contiennent de nombreux débris d'ossements de mammifères. Ceux de Sologne ne sont pas fossilifères, partant ne contiennent pas de chaux comme les faluns du Blésois.

Dans la région de Pontlevoy, l'épaisseur de la couche des sables de l'Orléanais est faible. Elle varie de 4 mètres à 50 centimètres et même quelquefois elle s'y réduit à 20 centimètres.

Les sables de l'Orléanais sont riches en débris fossiles : Rhinocéros, Ruminants divers, Suidés, Carnivores, Proboscidiens.

L'abbé Bourgeois, dont j'ai parlé précédemment, a également rencontré l'*Anchiterium aurelianense*, ancêtre miocène des chevaux.

Là où ces sables affleurent, il donnent un terrain peu fertile manquant surtout d'acide phosphorique et d'humus. Le fumier de ferme et les superphosphates y produisent de bons effets.

Ils sont favorables à la vigne et à la culture des asperges, qui s'étend actuellement dans la région de Contres, jusqu'à quelques kilomètres de Pontlevoy.

LES FALUNS DU BLÉSOIS

Les faluns sont des dépôts de sables fossilifères que l'on trouve dans la vallée de la Loire, en aval d'Orléans.

Ce sont des dépôts provenant de l'époque du miocène moyen d'une mer qui couvrait une partie de l'ouest de la France et déterminée par un mouvement d'affaissement en même temps que se produisait un soulèvement du Plateau Central.

Les dépôts de faluns en Loir-et-Cher sont surtout importants autour de Blois.

Un des principaux, et celui qui nous intéresse, a pour centre la commune de Contres, il s'étend au nord jusqu'à Cheverny, au sud jusqu'à Couddes, à l'est jusqu'à Soings et à l'ouest jusqu'à Pontlevoy, en formant deux îlots, l'un au nord, l'autre au sud de cette commune, à un kilomètre environ de la Charmoise.

Les faluns du Blésois, tels qu'on les trouve à Pontlevoy, se composent de coquilles brisées, de polypiers, de bryozoaires mélangés à du sable quartzeux avec une assez forte proportion de grains calcaires provenant des coquilles. La présence de cette chaux les différencie des sables de Sologne qui n'en contiennent pas. Le peu d'importance des sables de l'Orléanais, dans la région de Pontlevoy, provient de qu'ils ont été longtemps ravinés par la mer des faluns.

Les faluns sont mis à jour soit par l'exploitation des carrières de calcaire de Beauce, soit par l'exploitation du sable lui-même.

Une coupe dans cette région a donné :

Terre végétale et limon.....	0 m. 70
Falun fin coquillier.....	0 m. 80
Faluns grossiers avec ossements rares	0 m. 60

puis en dessous le calcaire de Beauce.

La faune des faluns du Blésois est particulièrement riche en vertébrés. La région de Pontlevoy était une ligne de rivage, ces débris de mammifères, entraînés par les rivières, venaient se déverser dans la mer des faluns.

L'abbé Bourgeois déclarait que les débris de mammifères trouvés dans les faluns, appartenaient originellement aux sables de l'Orléanais auxquels les courants de la mer des faluns les auraient arrachés ; de sorte qu'il n'y aurait pas eu de fossiles faluniens proprement dits.

Le Docteur Mayet ne partage pas cette opinion et déclare « que si la faune des faluns comprend un certain nombre d'espèces continuant celles des sables de l'Orléanais qui l'ont précédée, elle renferme aussi un certain nombre d'autres espèces qui n'ont jamais été rencontrées dans ces sables ni à Pontlevoy, ni dans l'Orléanais. »

On y a trouvé des débris d'un animal voisin du castor, des espèces de poissons fossiles, des oiseaux, environ 400 espèces

malacologiques. On trouve aussi, dans ces faluns, des débris de polypiers et de spongiaires.

Quand les faluns reposent directement sur le calcaire de Beauce, celui-ci est criblé de trous formés par des coquilles du genre *Fragilia*. C'est ce qui fait penser que Pontlevoy se trouvait sur le rivage de la mer helvétique.

On peut utiliser les sables faluniens pour amender les terres manquant de chaux.

Dans le bassin Contres-Thenay-Pontlevoy, les sables de Solongne sont en contact avec les faluns du Blésois.

J'ai cru utile de décrire sommairement dans cet ouvrage quelle est la constitution géologique du sol et de montrer quel était ou est actuellement le climat de la région de Pontlevoy.

Ces explications aideront à comprendre une partie des débâcles éprouvées par Malingié en même temps que ses succès. Ceci expliquera cela.

CHAPITRE IV

LA CHARMOISE AVANT MALINGIÉ

Cette partie du plateau de Pontlevoy ressemblait alors en tous points à la campagne de Sologne.

La forêt de Montrichard s'étendait jusqu'à la Charmoise et jusqu'à Pontlevoy ; le sol était couvert de parties boisées. On y trouvait comme en Sologne des étangs plus ou moins importants.

La contrée était stérile et malsaine. Les fièvres intermittentes sévissaient sur la population. Le sol était impropre à la culture du blé. M. Louis de Bodard, qui a eu longtemps un troupeau de Charmoises et eut en 1900 le Prix de Championnat de la race, me disait que dans son jeune âge, les habitants de Pontlevoy mangeaient encore du pain de méteil.

Les terres étaient pauvres en chaux. Le cultivateur d'autrefois ne pouvait y récolter que du sarrasin, du seigle et de maigres avoines.

C'est Edouard Malingié le premier qui entreprend la transformation de ce coin de Sologne.

La véritable Sologne sera, elle aussi, quelques années plus tard, l'objet de travaux importants poussés surtout à l'instigation de Napoléon III qui venait chasser à Lamotte-Beuvron.

On se mit à dessécher les marais, drainer le sol, défricher les bois de sapins et surtout apporter au sol, la chaux et l'acide phosphorique qui lui manquaient.

Aujourd'hui, ces terres, sauf quelques vastes surfaces encore improductives et où poussent la bruyère et le genêt, sont très productives et propres à toutes les cultures.

La vigne et surtout l'asperge y réussissent à merveille. Les pins sont exploités industriellement pour le bois et la résine.

Aussi, la misérable Sologne d'autrefois n'est plus qu'un rêve et, à un autre point de vue, peut-être aussi riche que la Beauce, sa voisine de l'autre rive de la Loire.

La culture de la luzerne, en améliorant le sol de la Sologne par son apport d'azote et le drainage naturel exercé par ses racines le rend propre à la culture du blé.

Cet exposé nous fera mieux comprendre l'état de la Charmoise à cette époque.

La Charmoise était, avant son acquisition par Malingié, la propriété de campagne de la famille Lelarge d'Ervau ; leur maison de ville était la mairie actuelle de Pontlevoy.

C'était une sorte de petit castel, une maison féodale du XV^e siècle. A cette époque, l'habitation était entourée d'eau de tous côtés. Un pont-levis existait pour accéder dans la vaste cour précédant l'habitation.

On y pénétrait par une forte grille en fer forgé scellée dans des murs qui présentent encore actuellement des vestiges d'anciennes meurtrières.

A la suite du jardin, situé derrière l'immeuble, existait également un pont qui conduisait dans la campagne environnante.

L'habitation, en pierre blanche du pays, est construite d'une façon régulière, sans rien de particulier au point de vue architectural. Elle a 25 mètres de largeur avec un rez-de-chaussée et un étage seulement. Elle présente cependant vers son milieu une tourelle à pans, adossée à la façade. Cette tourelle en briques et pierres est couronnée par un toit pointu recouvert en ardoises.

La famille Lelarge avait La Charmoise comme propriété de repos et de chasse, entourée qu'elle était de bois et de bruyères (pâturaux), voisine d'étangs importants et à l'orée de la forêt de Montrichard.

L'étendue des terres était de peu d'importance ; une cinquantaine d'hectares, si les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts.



EDOUARD MALINGÉ

1800-1852

DEUXIÈME PARTIE

Edouard Malingié et son Œuvre

CHAPITRE PREMIER

ARRIVÉE DE MALINGIÉ A LA CHARMOISE

SES PREMIERS TRAVAUX

De l'étude qui précède, nous voyons clairement l'aspect de la région dans laquelle Malingié, véritable pionnier, va avoir à opérer. Sauf l'habitation tout est à faire.

D'après la matrice cadastrale, que j'ai consultée à la mairie de Pontlevoy, la vente de la propriété Lelarge à Malingié est indiquée à l'année 1836. La mutation ne fut probablement faite que cette année-là, car Malingié arriva à la Charmoise en 1835.

Le registre porte que l'acquisition a été faite par Malingié et C^{ie}. En effet, il y eut plusieurs commanditaires dans cette affaire et plus particulièrement son beau-frère Amédée Nouel, ancien élève de l'Ecole polytechnique, qui était filateur de laines dans le Nord — à Roubaix, je crois. — C'est ce qui explique pourquoi, sur l'instigation de son beau-frère, Malingié se lança tout particulièrement dans l'élevage du mouton et qu'il fit plus tard son remarquable ouvrage sur les « Bêtes à laine ».

Avant d'entreprendre l'étude des travaux de Malingié, je tiens à donner un bref aperçu de ce qu'il était alors.

Malingié Edouard-Louis-Auguste était né à Lille (Nord) en 1800. Son père et son grand-père avaient exercé la pharmacie dans cette ville.

De bonne heure, il s'intéressa à l'étude des sciences naturelles et de la chimie. Après de fortes études secondaires, il entreprit celles de la pharmacie et reçut le diplôme de pharmacien de la Faculté de Paris en 1822. Il fut le préparateur de

Pelletier, au moment où celui-ci faisait ses recherches sur la quinine.

Au collège comme à la Faculté, il se fit remarquer par sa bonne humeur, son travail et son intelligence, tout en y joignant une grande modestie.

De retour dans sa ville natale, il reprit l'officine de son père. Mais, peu de temps après son mariage, en 1823, avec la fille d'un gros agriculteur des environs de Lille, il se sentit attiré vers l'agriculture et l'élevage.

Il entreprit l'exploitation d'une petite ferme qu'il venait d'acheter aux environs d'Avesnes.

Cinq ans après, le 12 mai 1828, il eut le malheur de perdre sa femme, qui lui laissait deux fils : Charles, né en 1826, et Paul, né à Lille, le 30 janvier 1828.

Quelques années plus tard, il se remaria avec Mlle Nouel, dont le frère était marié à une demoiselle Malingié et avec laquelle il eut six enfants : un fils, Edouard, et des filles, dont une se maria avec M. Merien, éleveur distingué à Pont-de-Claix (Isère) et une autre à M. Laburthe, qui fut fermier pendant quelque temps aux environs de Blois.

Il devait perdre sa mère, qui était venue habiter la Charmoise, le 8 septembre 1841.

Un voyage chez son beau-frère, à Pontlevoy, décida de son avenir. Il fut frappé du contraste existant entre les riches cultures du Nord et les terrains incultes ou presque de la Sologne. Edouard Malingié vend avec avantage sa ferme du Nord qu'il avait exploitée une dizaine d'années et arrive à la Charmoise en 1835.

Représentons-nous le courage qu'il fallut à cet homme pour venir du Nord par la route et parcourir 440 kilomètres avec du matériel agricole, des chevaux, du bétail, quitter enfin des terres fertiles pour l'inconnu.

Edouard Malingié était, d'après ceux qui l'ont connu, un homme de haute taille (1 m. 90) au visage coloré; aux cheveux blonds et ondulés, aux yeux bleus, du type nordique par excellence ; sa bouche était large, mais marquée souvent d'un fin sourire. Il était d'une remarquable intelligence, travailleur à l'excès ; toujours premier levé et dernier couché, comme

l'avait entendu dire un ancien élève de la Ferme-école qui habite encore Pontlevoy. D'un caractère affable, très charitable, aimant à rendre service et en plus d'une énergie peu commune.

Entouré de ses enfants et petits-enfants, il menait à la Charmoise une vie patriarcale.

Comme le firent, aux Etats-Unis et au Canada, les premiers pionniers, Malingié s'attaqua à ce coin inculte de Sologne. Il commença par défricher là où il n'y avait alors que bruyères et taillis dont l'essence était le chêne.

Il avait amené du Nord quelques béliers et des brebis des Flandres. Il se procura aussi, sur place, quelques brebis solognotes ; le tout vécut pourtant sur ces maigres pâturages. Quelques bovins et ce petit troupeau de moutons donnaient un fumier insuffisant à mesure que le défrichement s'avavançait.

Aussi, Malingié installa, sur la propriété, des fours à chaux. Celle-ci était fabriquée avec de la pierre prise à Pontlevoy et les racines provenant du défrichement. Elle fut employée à raison de 150 à 300 hectolitres à l'hectare.

C'est seulement en 1840, par le chaulage et les fumiers, que le sol put passer de la période fourragère à la production des céréales.

C'est à ce moment, et bien avant la création de la Ferme-école, qu'il installa, dans la propriété, une petite colonie d'enfants trouvés et d'orphelins dirigés par des Frères de la doctrine chrétienne. Cette colonie était fermière des terres qu'elle exploitait et vivait au moyen de ses propres ressources ; c'est-à-dire du travail de ses colons.

Malingié rappelle en ces termes cette création dans la Préface de son livre sur « Les Bêtes à laine » : « Ces pauvres enfants, qui se perdaient dans les villes et qui finissaient trop souvent par y fournir des recrues aux émeutes et au bague, prennent, dans nos champs, les sentiments religieux et les connaissances agricoles propres à en faire de bons citoyens et de bons ouvriers ruraux. Leur sang, trop souvent vicié par l'immoralité et la débauche qui ont présidé à leur naissance, semble lui-même se transformer au contact d'un air pur et sous les feux d'un soleil vivifiant. » Jolie image n'est-il pas vrai ?

Les terres s'améliorant, des bovins furent mis à l'engraissement et c'est pendant cette période que Malingié fut frappé de la remarquable adaptation des moutons solognots aux différents états du sol ; y prospérant, même dans les terres les plus arides, et les mettant en valeur.

C'est en 1837 et en 1838 qu'il commença l'importation des races anglaises et en 1843, présidant une Assemblée de la Société d'Agriculture de Loir-et-Cher, il disait : « La période des « épreuves est terminée et les résultats obtenus dépassent les « espérances et reçoivent la sanction du temps. »

Tout en transformant la propriété de la Charmoise, qui, à la suite de nombreuses acquisitions de terrains, s'étendait sur plus de 400 hectares, en une vaste exploitation flamande riche et productive que permettaient d'abondants engrais, Malingié n'abandonna pas tout à fait la culture pastorale. Il continua à pratiquer ce système dans une petite ferme distante de 8 kilomètres et en dehors de l'exploitation principale.

Il donna aux bœufs à l'engrais la préférence sur les vaches à lait disant, avec juste raison, que les fourrages les plus grossiers de ces débuts étaient transformés en fumiers.

Les animaux à l'engraissement, à la Charmoise, n'avaient aucune litière. La paille était remplacée par une espèce de marne friable tirée des bords du Cher. Ce calcaire absorbant l'urine forme avec les déjections solides un engrais de premier ordre. La paille, qui était préalablement hachée, servait de nourriture.

Malingié achetait tous les ans, dans les foires du Berry, des bœufs maigres qu'il soumettait à l'engraissement. Pour la production du lait, il avait quelques sujets de la race hollandaise. Il y avait également, à la Charmoise, de beaux sujets mâles et femelles de la race Charolaise. En 1843, il importa en outre des animaux de Durham.

Chaque hiver, on engraisait 5 à 600 moutons. Les bouveries contenaient 70 à 80 bœufs. Il y eut un moment à la Charmoise 25 à 30 chevaux et 1.500 moutons. Les porcheries renfermaient de nombreux porcs, principalement de la race anglaise Yorkshire.

De la présence de tant d'animaux il résultait une quantité

énorme de fumiers. C'est ce qui explique la fertilité donnée de la sorte à ces terres incultes.

Avant Malingié, comme je l'ai dit plus haut, les habitants de la région ne connaissaient pas le pain de blé. Ils mangaient un pain composé de seigle cultivé sur place et de froment qu'ils faisaient venir de la rive droite de la Loire. On peut déjà dire, à ce seul point de vue, que Malingié fut un bienfaiteur de la région.

Il augmenta également la richesse du pays en y introduisant la culture du colza. Cette graine oléagineuse réussit si bien que l'auteur déclarait lui-même que « ces récoltes ne dépareraient pas les belles plaines de la Flandre ».

On cultivait également une orge de printemps à six rangs appropriée à la fabrication de la bière.

Malingié introduisit en plus, à la Charmoise, la culture de la betterave, du topinambour, du trèfle incarnat ; cultures totalement inconnues dans la région avant son arrivée. Il cultiva aussi le sorgho. De façon à avoir toujours une nourriture verte pendant la mauvaise saison, il cultivait un chou à haute tige du Poitou ; la culture de ce chou était une excellente préparation pour celle du froment.

CHAPITRE II

CRÉATION D'UNE FERME-ÉCOLE LA CHARMOISE DEPUIS MALINGIÉ

C'est en 1847, sur l'initiative d'Edouard Malingié, que fut créée la Ferme-école de la Charmoise, qu'il désignait aussi sous le nom d'Ecole d'agriculture de la Charmoise.

La loi du 3 octobre 1848, qui instituait la création d'une Ferme-école par arrondissement, lui permit de recevoir des subventions de l'Etat, du département et des Comices de Loir-et-Cher.

Dans l'idée de son créateur, elle avait pour but de former d'habiles cultivateurs praticiens, capables, soit d'exploiter avec intelligence leur propriété, soit de cultiver la propriété d'autrui comme fermier, métayer, régisseur ou chef de main-d'œuvre.

Il avait été primitivement question de créer, à la Charmoise, un Institut agricole.

Dans le compte-rendu de la Session du Conseil général de Loir-et-Cher, le 4 septembre 1847, on lit :

« Par décision du 27 juillet dernier, M. le Ministre de l'Agriculture a créé sur le domaine de la Charmoise une Ferme-école sous la direction de M. Malingié.

« M. le Ministre a ajourné la création au même titre de l'Institut agricole qui lui avait été demandée. Il veut attendre que la Ferme-école, qui en deviendra une annexe naturelle et indispensable, soit en activité et ait commencé à donner des résultats.

« M. Malingié demande et M. le Préfet propose au Conseil de faire des sacrifices pour encourager la Ferme-école et de joindre ses instances aux siennes pour obtenir l'établissement à la Charmoise de l'Institut agricole.

« Le Conseil général,

« Considérant l'avantage qui peut résulter pour le département de cet établissement :

« Accorde à M. Malingié, directeur, et pour la Ferme-école, une subvention de 1.500 francs à titre d'encouragement et adresse ses vives instances à M. le Ministre de l'Agriculture pour qu'il se décide à fonder, à la Charmoise, un Institut agricole ».

A la séance du Conseil général du 25 novembre 1848, on peut lire :

« L'arrêté ministériel qui constitue la Charmoise porte le nombre des élèves boursiers à 32, fixe à 4 années le temps de leur séjour à l'Ecole, et à 8 le nombre des élèves qui y sont admis tous les ans, jusqu'à ce que l'effectif de 32 soit atteint.

« M. Malingié, frappé du nombre trop réduit de ses élèves pour la première année, sollicite l'admission dans sa ferme d'une seconde série de 8, mais il ne l'obtint qu'à la condition que ces 8 élèves seraient entièrement à sa charge pendant l'année 1848, leurs bourses ne pouvant être payées qu'à partir de l'année 1849.

« M. Malingié consentit à ce sacrifice et le nombre de ses élèves fut immédiatement porté à 16 ; il manifeste l'intention de recevoir de la même manière, et par participation, la 3^e série de 8 élèves en 1849.

« Il expose que l'arrêté constitutif des Fermes-écoles laisse à la charge des départements les frais d'appropriation et de premier établissement ; il justifie que ces frais se sont élevés à la Charmoise à près de 13.000 francs et il les a tous supportés.

« Je prie le Conseil général d'avoir égard à ces sacrifices et de porter cette année à 2.000 francs la subvention de 1.500 francs qui lui avait été accordée l'année dernière.

« Le Conseil général a reconnu qu'un établissement destiné à donner l'instruction agricole aux habitants peu aisés de nos campagnes, à former des fermiers, des métayers, des régisseurs et tous les agents secondaires agricoles, dont le besoin se fait vivement sentir, mériterait d'être encouragé par le département, mais il a pensé que le secours accordé à M. Malingié devait être proportionné aux ressources du budget, il a

« trouvé trop « considérable » l'allocation de 2.000 francs, et il
« décide que la subvention de 1.500 francs accordée pour 1848 à
« M. Malingié, lui sera continuée pour 1849. »

J'ai souligné le mot considérable. Comme nous le voyons, on
use de la subvention avec parcimonie. Jusqu'à sa mort cette
subvention sera de 1.500 francs.

En 1850, je lis dans le rapport de M. le Préfet :

« J'appelle toute votre attention sur le rapport de M. Malin-
« gié, Directeur de la Ferme-école départementale de la Char-
« moise ; ce travail témoigne du zèle consciencieux et éclairé
« qui préside à cet établissement. Vous continuerez, en raison
« des services qu'il rend au pays, d'inscrire à votre budget la
« somme de 1.500 francs. »

Sur un procès-verbal du Conseil général, j'ai pu constater
qu'en 1865, la subvention à la Ferme-école n'est plus que de
1.000 francs.



La Charmoise. — Bâtiment principal

L'Ecole se composait surtout d'un grand bâtiment sans étage qui n'existe plus aujourd'hui. Il se trouvait dans la grande cour, du côté gauche de l'habitation décrite plus haut. Ce bâtiment servait de salle d'études et de dortoir au moyen de lits rentrant dans la cloison. La partie gauche de l'habitation principale était occupée par la famille Malingié ; la partie située du côté droit de la tourelle était réservée à la cuisine et au réfectoire.

Comme nous l'avons vu, la durée des études pouvait être de 4 années avec, en général, 8 élèves par année. Pour entrer à l'Ecole il fallait savoir lire, écrire et avoir de bonnes notions d'arithmétique.

L'enseignement était gratuit ; les élèves devaient seulement apporter 2 trousseaux et leurs outils.

Il y avait souvent 2 ou 3 élèves libres qui payaient 1.500 francs par an et logeaient près des appartements du Directeur.

La première année, l'élève s'occupait des différents travaux des champs ; la seconde, il était charretier et laboureur ; la troisième année, il s'occupait à la bergerie et apprenait le métier de berger ; la quatrième année était consacrée à la pratique des bovins.

Il y avait en outre un jardin potager et d'agrément d'un hectare et demi qui était cultivé par les élèves.

A la fin des études, les élèves recevaient un Certificat d'apprentissage avec une prime de 100 francs. Au premier était attribuée une prime d'honneur de 400 francs.

L'Ecole avait une fanfare qui donnait fréquemment des concerts avec la musique municipale de Pontlevoy.

Les principaux professeurs furent : Edouard Malingié, qui enseignait l'Agriculture générale ; Goubaux, vétérinaire au Haras de Blois et père de l'ancien Directeur de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, qui enseignait la zootechnie. Il lui fallait faire alors, en voiture, les 25 kilomètres qui séparaient Blois de la Charmoise ; aussi était-il quelquefois suppléé par Raguin, vétérinaire à Montrichard, qui fut Conseiller général de Loir-et-Cher.

Il y avait en outre un professeur de français et un professeur d'arithmétique.

Le Directeur avait 2.400 francs de traitement. Le chef-berger,

le maître-jardinier et le chef de culture, chacun 1.000 francs ; le comptable 1.200 francs ; tous quatre logés et chauffés.

Quelques élèves sortis de l'Ecole d'Agriculture de la Charmoise eurent plus tard des situations en vue.

Je citerai quelques noms :

M. Tanviray qui le premier occupa la chaire départementale de Loir-et-Cher et y fut le prédécesseur de M. Trouard-Riolle ;

M. Riverain, actuellement encore Président du Syndicat des Agriculteurs de Loir-et-Cher, un des groupements de ce genre les plus importants de France, et membre de l'Académie d'Agriculture ;

M. Alfred Leroy, auteur d'un ouvrage très intéressant et très documenté sur le « Mouton Charmoise » ;

M. Mérien, déjà cité, qui épousa une demoiselle Malingié et alla faire l'élevage du Charmoise dans l'Isère ;

M. Brunot, propriétaire d'un troupeau Charmoise à Seignelay (Yonne) ;

M. Ferté, qui possède une exploitation importante aux environs de Soissons (Aisne) ;

M. Menant, régisseur du gros domaine de Châteaumeillant (Cher).

Outre l'enseignement qu'il donnait à l'Ecole, Edouard Malingié avait l'habitude de réunir à sa table, plusieurs fois par an, les principaux cultivateurs de la région.

D'intéressantes causeries étaient échangées se rapportant à l'agriculture et à l'élevage.

Malgré les travaux considérables nécessités par une exploitation de l'importance de la Charmoise et la direction de l'Ecole, Edouard Malingié donnait aussi de sa personne, soit dans les affaires locales, soit dans les Sociétés d'agriculture ou les Comices.

Il fut délégué cantonal, conseiller municipal et lieutenant des pompiers à Pontlevoy.

Dès la réorganisation de la Société d'Agriculture, en 1840, il s'y inscrivit comme membre actif. Aussi ses collègues, en récompense des services rendus, le désignèrent pour leur Président en 1843. Il y fit son dernier discours à la séance du 30 août 1852.

Outre de nombreux premiers prix dans les concours agricoles, notamment à ceux de Poissy et de Versailles, et deux médailles d'or décernées par les Sociétés d'agriculture de Douai et de Lille, une troisième lui fut offerte par une délégation de douze communes des environs conduites par leur maire et qui était le produit d'une souscription ne dépassant pas 0 fr. 25 par personne.

Le gouvernement, reconnaissant l'œuvre agricole si importante de ce grand éleveur, lui décerna dans ses dernières années, la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. C'était une récompense bien méritée.

Cependant, malgré ces satisfactions, Edouard Malingié eut à supporter bien des revers. Il engloutit, dans cette entreprise, une grande partie de sa fortune et de celle des siens. On dit dans le pays qu'il dépensa à la Charmoise plus de un million, somme considérable pour l'époque.

Etranger à la région et en plus novateur, il fut en butte, malgré les services qu'il rendait, aux mesquineries locales, à la jalousie, aux critiques acerbes de ses détracteurs qui allèrent jusqu'à dire que la création de la race de la Charmoise était due à un « pur hasard ».

Ce qui le sauva, ce fut véritablement la création de cette race ovine. Les résultats obtenus vinrent compenser, en partie, les déboires qu'il avait eus précédemment.

Les visiteurs nombreux qui venaient à la Charmoise étaient frappés du bon ordre qui y régnait, de la perfection des cultures et de la beauté des troupeaux.

La Ferme-école était également tenue de façon irréprochable. Les élèves aimaient leur directeur, le respectaient, tant pour sa bonté que pour sa dignité et la fermeté de son caractère.

Un de ses amis, riche industriel du Nord, frappé de la prospérité de la Charmoise, lui demanda de lui acheter, défricher et mettre en culture 1.500 hectares de bruyères et d'étangs situés près de Montrésor (Indre-et-Loire).

Malingié accepta, se mit à l'œuvre. Pendant de longs mois, il franchit souvent à cheval les 20 kilomètres qui séparaient cet-

te exploitation de la Charmoise. En quelques années, tout fut transformé.

Dans les premiers jours de décembre de l'année 1852, pendant un hiver très rude, il fut, en allant visiter cette propriété, atteint d'un refroidissement et rentra malade à la Charmoise. Une pneumonie se déclara et malgré les soins dévoués de sa famille et des médecins, il rendit le dernier soupir huit jours après, le 15 décembre, dans la demeure qui lui fut si chère.

Malgré un temps affreux, ses funérailles eurent lieu au milieu d'une nombreuse assistance émue et attristée. Il repose au cimetière de Pontlevoy, ainsi qu'un partie de sa famille.

A sa mort, son fils Charles fut désigné par le Ministre de l'Agriculture pour le remplacer à la direction de la Ferme-école ; c'était lui qui avait aidé son père à mettre en valeur la propriété d'Indre-et-Loire. Paul resta chef de pratique à l'Ecole.

En juillet 1854, la liquidation de la succession étant terminée et à la suite d'une mutinerie des élèves, Charles donna sa démission de Directeur de l'Ecole en faveur de son frère. Paul prit en outre la succession de son père pour l'exploitation de la propriété.

Le troupeau Charmoise fut divisé en deux lots, l'un qui resta à la Charmoise et l'autre que Charles Malingié conduisit dans une ferme des environs de Bourges, à Verrières.

En 1859, Charles Malingié céda sa ferme et vendit son troupeau à M. Vaillant de Guélis, à Harry (Cher) qui continua à entretenir la race dans toute sa pureté.

Paul Malingié, qui avait épousé Mlle Madeleine Dubois, suivit, lui aussi, les directives de son père quant au troupeau Charmoise. Mais l'exploitation agricole prériclitait et, pour continuer l'œuvre entreprise, il dut vendre morceau par morceau au fur et à mesure des besoins, quelques centaines d'hectares.

Il fut Maire de Pontlevoy en 1862 et Directeur de l'Ecole jusqu'à sa mort, presque subite, le 8 juillet 1865. Il n'avait que 37 ans.

Le 8 août de la même année, le Conseil municipal de Pontlevoy accorde gratuitement une concession à perpétuité dans le cimetière « en faveur de cet illustre homme de bien ».

A cette date, l'Ecole ferma ses portes. Mme Paul Malingié,

avec un courage admirable et une intelligence supérieure, continua à exploiter le domaine jusqu'en 1870, aidée par M. Creusillé, écuyer au Collège et marié à une demoiselle Malingié. Pendant cinq années, elle eut à lutter contre le mauvais vouloir des uns et des autres, mais résista aux épreuves. Le troupeau fut entretenu avec soin et obtint encore de nombreuses récompenses.

La guerre et la mort de l'aîné de ses fils l'obligèrent à abandonner la culture. Après avoir cédé la Charmoise, Mme Paul Malingié entra dans l'Administration des postes comme receveuse. Retraitée, elle vivait encore, il y a un an ou deux, à Montrichard.

Quelque temps avant la guerre de 1870, une souscription avait été ouverte dans la région pour élever un buste à Malingié. Non pas au « grand Malingié », mais à Paul qui avait été maire de Pontlevoy.

J'espère que ce malentendu sera bientôt réparé et que, si en raison des prix élevés, un buste n'est pas possible, qu'au moins le nom d'Edouard Malingié soit perpétué à Pontlevoy par une plaque de marbre apposée, soit à la Mairie, soit à la Charmoise et résumant l'œuvre du grand bienfaiteur de la région.

Baron demandait une statue pour le « grand moutonnier ». Que tout au moins une rue de Pontlevoy porte le nom d'Edouard Malingié.

Mon ami, M. Th. Bodin, maire actuel de Pontlevoy, ainsi que plusieurs conseillers municipaux, m'ont promis d'étudier sérieusement ma proposition. J'ai l'intention de poursuivre mes démarches. Pontlevoy doit à Ed. Malingié un hommage de sa reconnaissance. M. Bodin est d'autant mieux indiqué pour prendre l'initiative du mouvement, qu'il est un excellent éleveur de la race de la Charmoise et qu'il possède un troupeau qui a obtenu de nombreuses et importantes récompenses.

Au départ de Mme Paul Malingié, la Charmoise était déjà, à la suite de prêts importants, la propriété de la famille Cochard, dont le chef était banquier à Bléré (Indre-et-Loire).

En 1870, la propriété fut affermée à un M. Cointry avec obligation de reprendre les moutons. Le troupeau de Malingié fut ainsi sauvé.

En 1875, elle passa entre les mains de M. Jules Bodin, qui fut fermier jusqu'en 1896. A son départ, le troupeau Charmoise fut vendu par lots dont les principaux furent achetés par M. Louis de Bodard, aux Bordes, commune de Pontlevoy (50 brebis et 1 bélier), par M. Michel Ephrussi, à Vaux-le-Pénil (Seine-et-Oise), par M. le docteur Autellet, à Poitiers, etc.

Une fermière, Mme Biette, occupa La Charmoise « sans Charmoises » de 1896 à 1898.

C'est à cette date, 1898, que le fermier actuel, M. Pierre Baillou, vint à la Charmoise, où le troupeau n'existait plus. Il acheta des brebis berrichonnes et quelques béliers Charmoises. Il arrive à faire des croisements qu'il est presque impossible de distinguer des Charmoises quoiqu'un peu plus gros, et c'est tellement vrai, que M. Baillou a obtenu de nombreuses récompenses dans les concours agricoles, notamment à Blois, en 1922.

Cette remarque confirme l'opinion émise par Alf. Leroy dans son livre sur le « Mouton Charmoise » : « Mais il est bien évident que l'on peut exploiter des métis, parfois même avec bénéfice et alors même qu'ils seraient à l'état de « variation désordonnée », si l'on ne tient pas à l'homogénéité. Il y a toutefois à cela un inconvénient : c'est qu'il se trouvera fatalement des sujets qui paieront mal leur nourriture et qui influenceront par conséquent le résultat final. Il est toujours préférable de se servir d'une race bien fixée, à la condition qu'elle sera appropriée au milieu dans lequel on se trouve et qu'elle aura toutes les qualités voulues pour arriver avantagement au but que l'on a en vue ; car, autrement, un croisement, même mal fixé, peut donner de meilleurs résultats, et j'en ai obtenu de très bons avec des Charmoises-Berrichons. D'ailleurs, *il y a des troupeaux qui sont réputés purs Charmoises et qui ne sont que le produit de ce dernier croisement* longtemps répété.

« Ce sont précisément ces troupeaux qui ont fait dire à certaines personnes mal renseignées que la race de la Charmoise n'est pas fixée.

« D'un autre côté, certains éleveurs, débordés par les demandes de brebis, n'ont pas craint d'avoir recours au croisement avec le berrichon pour s'en procurer.

« Mais les troupeaux qui n'ont pas été souillés par le croisement donnent extraordinairement peu de cas d'atavisme. »

La Charmoise resta la propriété de la famille Cochard jusqu'en 1924. Elle appartient maintenant à M. Dassonville, industriel à Paris.

Actuellement, la Charmoise n'a pas changé beaucoup depuis Malingié. Comme je l'ai dit, les bâtiments de la Ferme-école ont seuls disparu.

Le fossé n'entoure plus complètement la propriété. Il y a seulement deux grandes pièces d'eau, vestiges des douves d'autrefois, de chaque côté du pont de pierre qui mène à la grille d'entrée et qui a remplacé depuis longtemps le pont-levis du XV^e siècle.

Après avoir traversé le jardin potager et d'agrément qui se trouve derrière le bâtiment principal, et à 350 mètres environ



La Charmoise. — Les Bergeries

de celui-ci, se trouvent les bergeries et 20 mètres plus loin, la petite maison du berger-chef.

Les bergeries ont 64 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur. C'est Ed. Malingié qui les a fait construire sur les plans de Raphaël Saugé, architecte à Cormery (Indre-et-Loire).

Elles se composent d'une série de hangars de mêmes dimensions. Les fermes sont en chêne et les revêtements en bois blanc.

Le dessous de deux fermes forme une bergerie séparé de sa voisine par un râtelier double. A l'aide de petites portes de communication, il est facile de réunir plusieurs bergeries. Les râteliers en forme de V sont posés sur une mangeoire en bois blanc.

A chaque bergerie, et de chaque côté, une porte à deux battants permet le passage d'un tombereau pour l'enlèvement des litières.

L'air arrive par des ouvertures placées au pourtour des cloisons et à la hauteur du plafond. Les panneaux fixes portent des fenêtres assurant l'éclairage des locaux.

L'eau arrivait dans une auge placée au centre de chaque bergerie au moyen d'un tuyau muni d'un robinet et venant d'une pompe alimentée par une fosse couverte située au dehors. Aujourd'hui, la pompe n'existe plus et l'eau est versée dans les auges par le berger au moyen de seaux (environ 600 litres par jour).

Le plafond, à la hauteur de la partie supérieure verticale des fermes, est en torchis, formant ainsi un étage assez vaste entre lui et la couverture. Les fourrages sont placés dans ces greniers à l'abri des émanations des bergeries. Ce grenier est à jour sur tout son pourtour sauf du côté de l'ouest où il est fermé par des planches de façon à abriter les fourrages des pluies venant presque toujours de cette direction.

En somme, les bergeries sont aujourd'hui à peu près dans l'état où les a laissées Malingié, avec cette différence que le fossé, les arbres et les haies entourant les bâtiments et les protégeant heureusement de l'humidité et du soleil ont, en partie, disparu.

CHAPITRE III

CRÉATION DE LA RACE OVINE DE LA CHARMOISE CONSIDÉRATIONS SUR CETTE RACE

Au chapitre premier de cette seconde partie, je me suis seulement occupé de ce qu'avait fait Malingié à son arrivée à la Charmoise pour la mise en valeur du sol. Nous avons vu qu'il s'occupait en même temps de l'engraissement des bœufs et des porcs.

Il avait aussi, au début, un petit troupeau de moutons composé de béliers et brebis flamands avec des brebis du pays déjà croisées, mélange de race solognote et berrichonne. Il fut aussitôt frappé de la facilité avec laquelle ces deux races s'adaptaient aux diverses situations du sol et prospéraient, surtout la première, même dans les terrains les plus arides.

Devant l'envahissement des laines anglaises de peigne très recherchées et leur prix relativement élevé pour l'époque — la laine coûtait à ce moment 2 fr. 30 le kilog ; elle vaut aujourd'hui 12 à 13 francs — M. Nouel, son beau-frère, qui avait, comme je l'ai dit, une filature dans le Nord, lui tint ce raisonnement : « Puisque nous recevons du comté de Kent, pays marécageux et tempéré comme la Sologne, des laines de premier choix, pourquoi n'essayerions-nous pas de faire venir des moutons Kent et de les élever ici ? »

C'est ce raisonnement qui décida Malingié à aller étudier la question sur place pour y choisir la race qui pourrait s'adapter le mieux à la région pontilévienne.

Entre temps, il avait essayé quelques croisements avec le mérinos ; mais celui-ci n'avait pas réussi à la Charmoise qui était, comme nous l'avons vu, à cette époque, dans une région

marécageuse ; les moutons de cette race y mouraient de cachexie.

Après une enquête dans le Nord et à Paris, où il va voir le troupeau de dishleys d'Yvart, Directeur de l'Ecole vétérinaire d'Alfort ; il hésite encore sur le parti à prendre comme il l'écrit à Mme Malingié : « avoir des brebis ou des béliers dishleys ou des brebis flandrines et même solognotes croisées par un bélier dishley ou enfin le mouton de la race de Kent. » Il voit aussi à Alfort des béliers Kent — il n'y avait pas alors de brebis de cette race —. Il trouve leur laine plus belle et plus fine que celle des dishleys ; ils sont moins gros et mieux établis que ceux-ci.

Après mûres réflexions, c'est au Kent que vont ses préférences, car les filateurs de Tourcoing lui ont dit que les laines du Kent étaient les plus belles, les plus chères et les plus demandées. On lui dit aussi que pour la viande, le Kent venait immédiatement après le dishley, bien avant les flamands et même les berrichons. Et c'est surtout en raison du peu de bénéfice réalisé avec la laine, qu'il recherche aussi le mouton à viande. Son parti est pris.

Plusieurs de ses détracteurs ont insinué qu'il avait fait des croisements avec les dishleys. Des extraits de ses lettres prouveront nettement qu'il n'y eut jamais de dishleys à la Charmoise.

De Tourcoing, il donne rendez-vous à Calais à son berger Laurent et le 29 mars 1837, ils embarquent pour Douvres en compagnie du chien Moustache.

Il trouve les Kent anglais bien différents de ceux d'Alfort ; il les compare à « des dishleys revêtus de laine fine et de plus grande valeur ».

Chez M. Cook, à Ashford, dans le comté de Kent, à 35 kilomètres de Douvres, il achète un bélier de 3 ans pour 364 francs et un autre de 15 mois pour 312 francs, ainsi que 60 brebis, d'un an environ, pour 45 francs pièce.

Il fait la remarque que les Anglais donnent peu de brebis — 30 environ — au bélier, mais que les mères donnent plus souvent des portées doubles et triples.

Il est de retour à Boulogne le 1^{er} avril et ramène, par la route, son troupeau débarqué le 3 à Calais, en ayant soin de suivre toujours des routes abritées. C'est ainsi que pour arriver à Blois, il

fait de Châteaudun un crochet par Cloyes et Vendôme, soit environ 30 kilomètres de plus, pour éviter la route directe de Châteaudun à Blois par Oucques, poussiéreuse et dénudée. Lui, revient en diligence. Il avait acheté pour Laurent un cheval et une voiture pouvant servir « d'ambulance » en cas de besoin.

Encouragé par les bons résultats obtenus avec cette race anglaise, Malingié fit, en juin 1838, un second voyage en Angleterre. Sur les conseils d'un exportateur, il se rend non plus à Ashford chez Cook, mais à Faversham, toujours dans le comté de Kent, chez sir Richard Goord où il arrive le 12.

Il hésite pour acheter les 100 brebis d'un M. Oliver en raison de la somme élevée : 10.000 francs ; Goord ne voulant pas vendre ses moutons, par crainte de concurrence, à d'autres propriétaires.

Dans une seconde entrevue, Richard Goord consent enfin à lui vendre 2 béliers, l'un de 4 ans, l'autre d'un an, à raison de 520 francs chacun. Après de nombreux pourparlers, il voulut bien aussi lui vendre une douzaine de brebis avec leurs agneaux, à la condition que les mâles seraient castrés. Malingié porta son choix sur 6 brebis et 6 agnelles pour 150 francs par tête.

Il achète également chez M. Cook 2 béliers à 390 francs pièce, 30 brebis à 56 francs chacune et 100 autres à 41 fr. 50 ; animaux évidemment moins beaux que ceux de Goord. Il est de retour en France le 16 juin.

La race Kent, désignée en Angleterre sous le nom de race de Romney-marsh, donnée comme originaire des Pays-Bas, proviendrait d'une amélioration de cette race de Romney réalisée par Richard Goord au moyen de sélection pure ou grâce à quelques *infusions de sang leicester* (?) Ces moutons donnent un excellent rendement à la boucherie avec également une laine assez fine. Il sont très résistants, principalement à la cachexie, mais ce sont essentiellement des animaux de pâturage.

Sauf cette dernière condition, c'était bien le mouton que recherchait Malingié : mouton à viande et mouton à laine.

De 1838 à 1842, tout en faisant des essais divers de croisement de béliers Kent avec des brebis de races différentes, Malingié

eut toujours, à la Charmoise, un petit troupeau Kent à l'état de pureté. Cependant, malgré tous les efforts qu'il faisait pour l'acclimater, cette race résistait mal.

C'était surtout en été que Malingié constatait le dépérissement de son troupeau, malgré des soins minutieux : sortie de bonne heure et le soir au coucher du soleil ; dans la journée, repos dans des enclos abrités. Cette race ne put jamais s'acclimater complètement à la Charmoise, comme l'espérait l'importateur, en raison de son peu de résistance à la chaleur et à la poussière de l'été si abondante dans la région pontiléviennne.

Ce n'est qu'à force de soins et de sacrifices d'argent poussés à l'extrême que Malingié réussit à maintenir son troupeau anglais et à lui donner, au fur et à mesure des années, plus de rusticité.

Il n'existait pas de pâturages, il en créa ; contre le soleil de l'été, il ménagea de l'ombre et des abris ; aux pâturages desséchés en été, il y suppléa par la culture des fourrages verts : choux, maïs et luzernes.

Les sujets les moins résistants disparurent. Ceux qui restèrent étaient adaptés au climat. Il constata même chez ces derniers une amélioration dans la finesse de la toison. Il est bon ici de citer l'auteur :

« Ces résultats bien constatés aujourd'hui sur deux races
« anglaises, Dishley et New-kent, ne laissent plus l'ombre d'un
« doute sur le désavantage *économique* qu'il y a à les importer
« et à les entretenir en France dans leur état de pureté. Ces ra-
« ces, qui, sur leur sol natal, font l'admiration de tous les hom-
« mes compétents, et qui s'y sont formées sous l'influence d'un
« climat tout spécial et de conditions hygiéniques toutes parti-
« culières, exigent impérieusement la continuité de ces mêmes
« circonstances pour se reproduire d'une manière facile et lu-
« crative, avec l'intégralité des caractères qui les distinguent.

« Rustiques chez elles au dernier point, par rapport à leur
« position et à leurs habitudes natives, elles perdent, sous un
« autre climat et soumises à un autre régime et à une influence
« nouvelle, cette vigueur sauvage et cette santé qui faisaient
« le premier et le plus solide de leurs avantages.

« Nous avons vu encore qu'il était possible de les maintenir

« en France sans altération, au moins l'une d'elles et très probablement l'une et l'autre ; mais ce résultat ne peut s'obtenir qu'à l'aide de mesures extraordinaires. Comme elles ne sont pas à la portée d'un grand nombre de cultivateurs, elles ne pourraient jamais être généralisées en raison des dépenses que ces mesures occasionnent, dépenses telles que dans l'ordre ordinaire des choses, elles ne peuvent être couvertes par les rentrées. Dès lors, une pareille entreprise ne peut être placée entre les mains d'un simple particulier sans que le gouvernement ne vienne à son secours ou sans qu'il y ait une source de produits extraordinaires capable de couvrir le déficit. Cette dernière condition peut être remplie par la vente des béliers à un prix moyen de 300 francs l'un. »

J'ai cité ce passage pour montrer les frais énormes résultant des essais de Malingié et justifiant le montant de la somme qu'on dit qu'il dépensa à la Charmoise.

C'est au moment où Malingié, grâce à des sacrifices de tout ordre, avait réussi à entretenir un troupeau Kent à la Charmoise et commençait à vendre des béliers à des prix rémunérateurs, qu'il vit surgir contre lui des rivalités trop puissantes et trop actives pour qu'il put y résister.

Le gouvernement français avait installé à Alfort, sous la direction d'Yvart, un troupeau de Dishleys. Mais le climat d'Alfort et les conditions d'élevage ne convenaient pas à cette race. Aussi Yvart obtint-il d'installer une bergerie à Montcavrel, près de Boulogne-sur-Mer.

Quelques années plus tard, voyant le succès obtenu par Malingié et les prix de vente avantageux qu'il réalisait avec ses béliers Kent, le gouvernement français, craignant la concurrence pour ses Dishleys, fit venir de chez Richard Goord un troupeau de Kent, mais dont les individus étaient de qualité inférieure à ceux importés par Malingié et entretenus à la Charmoise.

On mit en vente les produits, de telle sorte que Malingié ne pouvait plus vendre à des conditions rémunératrices. Après une lutte qui fut trop longue pour ses intérêts et devant cette concurrence qui l'aurait conduit à une ruine certaine, il fut dans la triste nécessité de vendre, pour la boucherie, toutes les bre-

bis Kent qu'il avait si chèrement achetées ; ne gardant que les béliers pour les faire servir aux croisements qu'il avait essayés depuis quelques années déjà avec différentes races mieux adaptées à la région, comme nous allons le voir.

Des lettres au Ministre étaient restées sans réponse et le « triste sacrifice fut « consommé », comme il le dit lui-même. C'est en 1843 qu'eut lieu ce regrettable événement, au moment même où il allait obtenir son plus brillant succès.

C'est, ainsi que nous l'avons vu plus haut, la faible résistance de la race Kent qui détermina les essais de Malingié.

Il fit d'abord des croisements avec le Kent et ses brebis flamandes, puis avec des berrichonnes et même avec des mérinos. Autant d'insuccès avec une race qu'avec l'autre.

A cette époque, il commence à être désabusé de la race flamande, il dit « quelle est vorace, molle, lymphatique et que sa toison est formée d'une laine grossière et commune ; que le métissage l'améliorait sans doute, mais que cette amélioration serait achetée par des sacrifices trop lourds à supporter et de trop longue durée ». En 1838 il se débarrasse complètement de son troupeau flamand.

En 1839, il essaye le mérinos ; il rêve de la sous-race « Kentomérine ». Il est tellement emballé, qu'il remplace son troupeau de brebis solognotes par 300 brebis mérines. Il choisit pour les servir ses plus beaux béliers Kent. Il fait également l'expérience inverse : servir quelques brebis Kent par un bélier mérinos de choix.

Les croisements avec les races berrichonne et solognote donnèrent de meilleurs résultats, tant en raison de leur formes arrondies avec gigots assez développés, que de leur rusticité.

Les brebis solognotes, qui le plus souvent ont la tête et les membres marrons avec la toison rousse, ont quelquefois aussi la laine blanche ou grise. C'est dans ces dernières variétés que Malingié choisissait ses brebis.

Voyant cependant que les croisements entre races pures amenaient toujours un retour le plus souvent du côté maternel, ou du côté paternel, si l'on poussait trop loin la consanguinité, et sans pour cela amener une amélioration utile et pratique dans le produit obtenu et même des produits dégénérés ; c'est dis-je,

en raison de ces constatations que Malingié chercha autre chose. Après avoir renoncé aux races pures, il pratiqua le métissage avec les races pures.

Avec son don remarquable d'observation, il avait vu que si par hasard un bélier Kent avait sailli une brebis de race française ou mérine, la plupart des produits ainsi obtenus ressemblaient plus aux mères qu'au père.

Si en conservant précieusement les femelles issues de ce mélange, il leur donnait à nouveau du bélier Kent, les agneaux provenant de ce dernier croisement ressemblaient en général plus au père qu'à la mère par la forme, la carrure, la qualité de la toison. Mais c'est là où la déception attend l'éleveur. Les agneaux ne sont pas plutôt sevrés qu'ils dépérissent et restent toujours chétifs. Si l'on pousse l'expérience jusqu'à la troisième génération, elle est encore plus concluante.

Malingié représente le bélier comme la force d'impulsion et la brebis, force de résistance, puisque si elle n'y mettait obstacle, l'effet complet serait réalisé par la reproduction fidèle du type améliorateur :

« Il est évident que l'effet du premier sera plus considérable
« que sa propre puissance sera premièrement plus grande, ou,
« en d'autres termes, qu'il appartiendra à une race plus ancienne et plus pure ; et, secondement qu'elle trouvera moins de
« résistance chez la seconde, c'est-à-dire que la brebis possédera
« moins elle-même les conditions d'ancienneté et de pureté de
« race si précieuses dans le bélier. »

Puisque la pureté et l'ancienneté du sang existaient chez les races françaises à un degré plus prononcé que chez les anglais et ne pouvant augmenter la force d'impulsion, c'est-à-dire le sang du bélier anglais, il fallait diminuer la force de résistance, c'est-à-dire diminuer la pureté et l'ancienneté des brebis.

La création de la race ovine de la Charmoise est basée entièrement sur cette théorie émise d'une façon merveilleuse par Edouard Malingié.

C'est pourquoi il donna ses béliers Kent les plus purs à des brebis de sangs très mélangés, aussi abâtardies que possible et

résultant de croisements nombreux entre berrichons, solognots, mérinos et tourangeaux.

Je n'indiquerai que pour mémoire les proportions un peu trop mathématiques de sang citées par Edouard Malingié pour justifier et établir scientifiquement la création de la race de la Charmoise : 50 % de sang anglais Kent, 12,5 % de sang solognot, berrichon, mérinos et tourangeau.

Ces proportions ne répondent pas évidemment à la réalité. En effet, la race tourangelles, suivant l'opinion de M. le professeur Dechambre, n'était à l'époque qu'un rameau de la grande race ovine qui, de la Sologne à la Basse-Normandie, peuplait toute la contrée et dont les moutons de Trun (Orne) et les solognots sont les actuels et derniers représentants. Avec le type Kent, c'est le berrichon qui apparaît dans la physionomie du Charmoise.

Quant à l'influence du sang mérinos, qui de temps en temps marque de son empreinte quelques produits de la race de la Charmoise, elle est due à ce que cette race très ancienne possède de plusieurs caractères très « dominants ».

A ce sujet, M. Louis de Bodard me citait le fait suivant :
« Lors d'un voyage dans le Blésois, Baron était venu voir mon
« troupeau Charmoise, je lui demandais le procédé de choix
« pour l'amélioration de celui-ci. Le maître me répondit : de la
« consanguinité, encore de la consanguinité, toujours de la con-
« sanguinité. Peu d'années après, au Concours général de Paris,
« où j'exposais des Charmoises, j'avais amené avec moi un
« agneau, issu de Charmoise, ressemblant à s'y méprendre à un
« mérinos. Je l'avais, bien entendu, caché et mis à l'abri des re-
« gards profanes. Lors du passage de Baron, je l'appelai à
« l'écart et lui montrai le sujet. Il se mit à sourire et me dit :
« arrêtez la consanguinité. »

Cette anecdote est le pendant d'une autre racontée par Alf. Leroy :

« C'était au mois de février 1852, j'étais de service aux ber-
« geries. Nous venions de donner l'affourée de midi et j'étais
« resté dans la dernière bergerie, les deux coudes posés sur le
« râtelier double qui la séparait de sa voisine. Je regardais les
« jeunes agneaux et il y avait déjà un certain temps que j'étais
« là lorsque j'entendis une voix qui me disait : Qu'est-ce que

« tu examines-là avec tant d'attention ? Oh rien, monsieur le
« Directeur — car c'était lui qui me regardait par la porte cou-
« pée sans que je l'eusse entendu venir — et je voulus filer.
« Mais il me barra le passage et rentra lui-même dans la berge-
« rie ; puis me frappant paternellement sur l'épaule il me dit :
« Voyons, mon enfant, dis-moi ce que tu regardais.

« J'aurais voulu être à cent lieues de là, car je savais qu'il
« n'aimait pas que l'on critiquât son œuvre et mon examen des
« agneaux m'avait fait découvrir un sujet de critique. Je sa-
« vais aussi qu'il n'aimait pas qu'on lui résistât, et comme je
« n'ai jamais pu mentir, je pris, comme on dit, mon courage à
« deux mains, et tout en poussant une sueur je lui dis : Je re-
« gardais, monsieur le Directeur, qu'il y a pas mal d'agneaux
« qui ont des têtes qui ressemblent un peu à celles des moutons
« de chez nous.

« — Ce sont des mérinos qu'il y a chez toi ?

« — Oui, monsieur le Directeur.

« — Eh bien ! tu ne te trompes pas, ce sont bien des carac-
« tères mérinos. Vois-tu, j'ai dû faire intervenir le mérinos par-
« ce que, comme je tenais essentiellement à me servir du solo-
« gnot à cause de son endurance incroyable, j'ai voulu corriger
« les défauts de sa fort mauvaise toison par le mérinos. Mais,
« sois tranquille, *nous ferons disparaître cela.* »

Ceci confirme l'opinion de Baron qui disait : « Le mérinos s'oppose en bloc à tous les autres moutons. »

Moins ancien que le mérinos, le sang solognot ne décèle sa présence que par des taches pigmentaires aux membres, à la tête et principalement aux oreilles. Il apporte surtout, à la race de la Charmoise, sa rusticité et son aptitude à vivre de peu, d'une nourriture inférieure.

Le Kent et le berrichon apportent, l'un et l'autre, l'appoint de leur belle conformation et de leur aptitude à la production de la viande.

En 1841, une épidémie ayant détruit une partie de son troupeau anglais, Ed. Malingié dut faire un troisième et dernier voyage en Angleterre avec l'aide d'une subvention gouvernementale.

Il s'embarque à Douvres le 16 novembre. Après des ennuis

de toutes sortes, avec son intermédiaire et surtout son interprète, ennui qu'il décrit d'une façon très originale dans une lettre adressée à Mme Malingié, il arrive enfin près de Richard Goord et le marché fut traité à la suite de bien des difficultés



Elevage de M. Louis de BODARD

Bélier Charmois né aux Bordes, commune de Pontlevoy, en 1899

Grand Prix à Paris en 1901.

Il revient à Boulogne, le 18, avec deux béliers payés 750 francs et deux jeunes agneaux payés 250 francs pièce. Quant aux brebis il déclare qu'il ne peut se résoudre à les payer 190 à 200 francs.

Le premier croisement des brebis métisses avec les béliers Kent eut lieu en 1841 et donna les premiers agneaux au printemps de 1842. Ceux-ci présentaient déjà la plupart des caractéristiques

tères de la race anglaise, offrant à peine, sur un petit nombre de sujets, les traits des mères dont ils étaient issus. La même opération répétée jusqu'en 1851 sur les brebis indigènes, donna constamment les mêmes résultats.



Elevage de M. Louis de BODARD

Lot de 3 brebis Charmoises nées aux Bordes, commune de Pontlevoy, en 1899

Premier Prix à Paris en 1901.

Malingié fit à côté une autre expérience qui devait être décisive pour la création de la race :

Les brebis et les béliers issus du premier croisement étaient devenus adultes en 1843. Au mois de septembre de cette année, en appliquant une sélection bien comprise, c'est-à-dire en mettant de côté les sujets présentant des traces d'origine française, il les croisa entre eux.

En 1844, les sujets, nés de cette nouvelle alliance, étaient des Kent perfectionnés et acclimatés. Tout au plus, un œil exercé pouvait-il soupçonner, chez un très petit nombre de sujets, un souvenir éloigné des mères françaises. La race était « fixée ».

On peut dire que *c'est bien de cette année 1844 que date réellement la création de la race ovine de la Charmoise.*

Ces croisements « in and in » furent continués avec les mêmes soins et avec succès pendant sept années, c'est-à-dire jusqu'en 1851.

A cette date, Malingié se trouvait avoir en sa possession 500 brebis de la nouvelle race. Ses caractères établis par le créateur étaient les suivants :

Taille : moyenne. Chez les brebis adultes 77 centimètres de hauteur sur 117 centimètres de longueur de l'œil à la sortie de la queue. Le diamètre de l'animal varie suivant son état d'embonpoint ; mais dans la mesure indiquée, le coffre figure pour 56 centimètres, de sorte qu'il n'est éloigné de terre que de 21 centimètres. Les proportions indiquées sont un peu plus faibles chez les brebis que chez les béliers.

Charpente osseuse : large et mince, les jambes fines, écartées l'une de l'autre ; tête petite, sèche, sans cornes, souvent même sans apparence de rudiments ; épaules et poitrine larges et profondes ; reins larges ; l'animal cependant étant plus épais dans la partie antérieure que postérieure ; queue large à sa base, allant promptement en s'amincissant ; épine dorsale horizontale ; côtes parfaitement arrondies.

Croissance : rapide, terminée de dix-huit à vingt mois.

Faculté de prendre la graisse : dès l'âge de huit mois.

Puissance d'assimilation : fortement prononcée.

Sobriété : grande.

Santé : vigoureuse, peu impressionnable, peu sujette à la maladie du sang et à la cachexie aqueuse, supportant bien la chaleur et la sécheresse.

Laine : appartenant à la catégorie des laines de peigne ; tassée, longue de 0 m. 10 à 0 m. 16. La plus fine connue dans l'espèce.

Ces caractères nous font voir que, si le mouton Charmoise est

un bon animal à laine, il est aussi et surtout un excellent animal de boucherie.

Comme le dit Malingié : « Une race de moutons ayant la production de la viande pour destination particulière, doit être nécessairement près de terre.

« Pour arriver à la taille qu'on se propose d'atteindre, la dose de nourriture et sa qualité sont à prendre en grande considération. Si cette nourriture est donnée avec abondance pendant le moment de la croissance des jeunes animaux, elle procure très certainement un accroissement de volume et un développement de taille.

«

« Les agneaux ne commençant à manger que vers trois ou quatre semaines, c'est par les mères qu'on peut, pendant cet espace de temps, leur procurer une abondante et substantielle nourriture. »

Les moutons Charmoises engraisent très rapidement ; ils sont en outre très précoces.

Etant donnés deux troupeaux à l'engraissement, l'un de Charmoises, l'autre d'une autre bonne race, et dans les mêmes conditions de soins et d'alimentation, on obtiendra, dans le même temps, un nombre de kilogrammes de viande supérieur avec le premier.

Arrivés à l'état adulte, ils sont d'une grande sobriété en raison même de la perfection de leurs organes et de la puissance d'assimilation qui en résulte.

Le mouton Charmoise est remarquable par sa belle conformation, sa régularité de formes, sa tête fine et éveillée, ses oreilles bien dressées, ses gigots rebondis. La toison est blanche, à mèches courtes, tassées, laissant la tête, les jambes et le ventre dénudés. Même pour les profanes, cette race attire toujours l'attention dans les concours agricoles.

L'appréciation de l'animal vivant se confirme à l'abattoir sur l'animal « habillé ». Le regard de l'inspecteur est toujours attiré par la belle conformation de l'animal abattu : épaule ronde et épaisse, avant-bras large et court, gigot épais et court ; viande de belle couleur rouge avec suif d'un blanc de neige. Les côtelettes sont petites, mais présentent une noix volumineuse

par rapport à la taille de l'animal. Je n'insiste pas sur la saveur qui est toujours exquise. Son rendement est intéressant, à tel point que ce mouton fait prime sur le marché.

En résumé : l'examen de la carcasse confirme celui de l'animal vivant : squelette réduit, système musculaire développé.

Le bélier Charmoise améliore très rapidement et sûrement, par croisement, la race que l'on désire transformer. Avec les béliers anglais, comme nous l'avons vu, dès le second croisement, il y a retour vers la race anglaise qui ne peut supporter la plupart des climats français. Avec le bélier Charmoise, dès la première génération, il y a amélioration sensible, tout-à-fait prononcée à la seconde et complète à la troisième. Plus on avance, plus on se rapproche de la race pure.

C'est pourquoi, aujourd'hui, de bons troupeaux Charmoises existent dans une grande partie des départements français, aussi bien au nord qu'au sud, à l'est qu'à l'ouest, dans les pays de montagne et les contrées humides et que les pays étrangers tels que la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, l'Afrique et la République Argentine viennent chercher chez nous des reproducteurs.

Comme suite à cette description du mouton Charmoise et à mon appréciation personnelle, je croirais être incomplet si je ne donnais pas l'opinion de quelques zootechniciens sur cette race ovine qui aujourd'hui n'est plus discutée.

Le plus célèbre détracteur de l'œuvre de Malingié fut Sanson. Voici ce qu'il dit dans le Dictionnaire d'Agriculture de Barral et Sagnier :

Il commence par déclarer qu'il a fait photographier plusieurs fois des sujets Charmoises primés dans les concours régionaux et que ces portraits ressemblaient, traits pour traits, soit à de purs New-Kents, soit à de purs berrichons et il ajoute : « Il y a donc à la fois, dans la famille formée à la Charmoise et sur les individus séparés, le type New-Kent et le type berrichon, rarement un mélange des deux.

« Mieux que le récit de Malingié où l'imagination tourmentée de faire une théorie a pris une place trop forte, les lois de l'hérédité, partant du fait constaté, nous éclaireraient sur les origines de son troupeau. Il n'existe du reste réellement, ni

« race berrichonne, ni race solognote, ni race tourangelle. Les
« fractions de sang de ces races supposées, que l'auteur fait in-
« tervenir dans sa combinaison, ne sont ainsi que de pures chi-
« mères. Les berrichons, les solognots et les tourangeaux ne
« sont que des variétés d'un seul et même type naturel, et ces
« variétés se confondent à leurs points de contact, où l'his-
« toire véridique rapporte que Malingié a pris ses premières
« brebis aux environs de Valençay, sur les confins du Berry, de
« la Sologne et de la Touraine.

« *Quant au mérinos, il ne peut pas en être question.* L'inter-
« vention qui lui est attribuée pour douze centièmes et demi
« de sang, résulte d'une supposition purement gratuite. S'il
« était intervenu, son type naturel de race réapparaîtrait par ré-
« version, comme on constate la réapparition de celui de la race
« du bassin de la Loire; type des solognots, des berrichons et
« des tourangeaux, qui ne diffèrent point d'ailleurs des types
« berrichons et ne sont reconnus par personne comme formant
« une race distincte. »

Ici, j'ouvre une parenthèse. Si je suis de l'avis de Sanson pour dire que la race tourangelle n'existe pas, je ne suis pas de son avis quant à l'influence de la race mérine.

Il y a du sang mérinos dans le mouton Charmoise. D'abord parce que Malingié a eu réellement des mérinos à la Charmoise, qu'il a fait des croisements avec eux et qu'en outre les deux anecdotes que j'ai racontées au cours de ce chapitre détruisent, d'une façon évidente, l'affirmation de Sanson qui continue ainsi :

« En conséquence, les moutons de la Charmoise ne sont pas
« autre chose que des métis New-Kent-Berrichon à l'état de va-
« riation désordonnée. Il leur manque la caractéristique essen-
« tielle de la race, qui est d'appartenir tous uniformément à un
« seul et même type naturel ou spécifique.

« Aussi bien, à s'en tenir au texte même de Malingié, ce n'est
« point une race nouvelle qui aurait été créée, « fixée », com-
« me il dit, à la Charmoise. La puissance héréditaire des mè-
« res aurait été, d'après lui, tellement annihilée, qu'elle ne lais-
« sait plus paraître que le type améliorateur, le New-Kent, au
« point que les Anglais eux-mêmes prenaient ses produits pour

« des animaux appartenant à une race pure de leur pays. A ce
« compte, c'eût été purement et simplement l'impatronisation,
« à la Charmoise, par un moyen fort détourné, du New-Kent
« anglais. Et, dans ces conditions, on s'explique mal que l'ad-
« ministration de l'agriculture ait si longtemps persisté à don-
« ner, à une telle erreur, la consécration de ses programmes
« et de ses catalogues officiels.

« En temps qu'individus, et sous le rapport de leurs carac-
« tères zootechniques, les métis Nèw-Kent-Berrichons appelés
« Charmoises, quand ils sont réussis, ressemblent au New-Kent
« un peu amoindri en volume et en poids par le milieu qu'il a
« rencontré dans la France centrale, moins fertile que celui de
« l'ancien marais de Romney. *Il n'y a donc pas lieu d'en don-
« ner une description particulière.* » ! ! !

Et l'article se termine sur cette phrase incisive. Sanson est véritablement un peu dur et de parti-pris.

Il a été dit que le Kent dériverait, par sélection, de la race Romney-marsh à laquelle aurait été infusé aussi un peu de sang leicester. Si cette donnée était exacte et si — cela est certain — il n'y eut jamais de dishleys à la Charmoise, on pourrait cependant dire, à l'encontre de Malingié, que le mouton Charmoise a « quelques gouttes de sang dishley dans ses veines ».

Autre conclusion : Pourquoi ne pas accorder à Malingié ce que l'on ne conteste ni à Bakewell, ni à Richard Goord, qu'il fut, au même titre que ses devanciers, un créateur de race.

En 1858, Yvart, qui pourtant ne peut être taxé de partialité à l'égard de Malingié, écrivait ces lignes en parlant du mouton Charmoise :

« J'ai examiné nombre de fois, dans les concours d'animaux
« de boucherie et d'animaux reproducteurs, les bêtes ovines de
« la Charmoise. Je ne me suis pas aperçu qu'elles dégénéras-
« sent.

« Mais comme il est très difficile de juger un troupeau sur
« des échantillons choisis pour figurer dans les concours, j'ai
« voulu voir tout le troupeau. Ma visite est de 1856. J'ai cons-
« taté que la taille, les formes, l'embonpoint étaient à peu près
« les mêmes dans tout le troupeau ; que les toisons se ressem-
« blaient assez pour convenir à un seul et même fabricant et

« que tous les animaux approchaient de ceux qui ont figuré
« dans les concours. Il y a ainsi à la Charmoise une race suf-
« fisamment homogène.

« Créer, par des croisements, une sous-race homogène, cons-
« tante dans la production de ses caractères, plus apte que les
« races anglaises à supporter les influences de notre climat et
« de nos méthodes de culture, ne me paraît pas impossible : on
« peut en avoir la preuve à la Charmoise. »

M. Menault, Inspecteur général de l'Agriculture, à qui l'on
doit, grâce à ses démarches persistantes, la création, dans les
concours et expositions, d'une catégorie spéciale de la race de
la Charmoise, disait dans un rapport : « Cette race, qui s'affir-
« me chaque année davantage par ses succès, a démontré que
« sa précocité ne saurait être contestée. Combien n'est-il pas
« regrettable que Malingié n'ait pu assister au triomphe de cet-
« te race qu'il a créée et que certain zootechnicien a si violem-
« ment attaquée comme une œuvre qui ne devait pas réussir,
« qui n'aurait aucune fixité ! Et cependant, aujourd'hui, la
« race la Charmoise, obtenue par un métissage très complexe
« basé sur « l'affolement » des caractères du type maternel,
« avec prédominance facile du type paternel, a bien les carac-
« tères d'une véritable race.

« C'est une variété fixée ; elle possède avec la fixité, une puis-
« sance héréditaire, la persistance d'un ou plusieurs caractères
« propres et bien transmissibles. »

Voici également, au point de vue de la viande, l'opinion de
deux Présidents du Syndicat du commerce en gros de la Bou-
cherie de Paris.

En 1892, M. Minier : « C'est un véritable plaisir de contem-
« pler cette race de la Charmoise, que l'on peut désigner égale-
« ment, sans crainte d'être démenti, du qualificatif de « char-
« mante. »

« Nous sommes toujours étonnés qu'elle ne prenne pas plus
« d'extension. A notre avis, c'est un tort de la part des éleveurs,
« car si elle était présentée au commerce de la boucherie, *elle*
« *primerait certainement les autres races.* »

Et en 1895, M. Briotet : « La boucherie apprécie au plus haut
« degré le mouton Charmoise, tant pour la délicatesse de sa

« viande que pour sa conformation et son rendement proportionnel.

« Aujourd'hui, le gros mouton perd chaque jour du terrain, et le détaillant parisien préfère les petites races moins osseuses et lui permettant beaucoup mieux de satisfaire sa clientèle par le temps de cherté que nous traversons depuis ces dernières années... Le principe adipeux est moins développé que chez les races étrangères... »

Il me serait facile de citer d'autres auteurs faisant l'éloge de cette merveilleuse race de la Charmoise. Je veux terminer par un résumé de la Conférence que fit sur cette race notre Maître Baron, à l'occasion du Concours régional agricole de Blois en 1893 et qui exalta au plus haut point l'œuvre de Malingié si injustement critiquée par Sanson.

Je crois intéresser le lecteur en en donnant tout d'abord le si spirituel préambule :

« Mon ami Ernest Menault n'eût pas plus tôt appris qu'il était chargé, par M. le Ministre, d'organiser le Concours de Blois qu'il me fit signe de venir le rejoindre sur le « champ de bataille de la Charmoise » en ajoutant ces paroles pleines de noblesse et d'émotion :

« L'heure de la justice a sonné. Le grand homme ruiné et méconnu qui aura peut-être un jour sa statue et que la postérité blésoise surnommait le Denis-Papin de la zootechnie ovine ; cet homme demande à surgir de son tombeau... Soyez l'évocat de sa grande ombre... Et en présence des plus grands moutonniers de Loir-et-Cher, venez faire parler le mort ; faites sortir de ses lèvres glacées le mot fameux : Soldats, j'en suis content de vous. » (Applaudissements).

« Alors je suis venu, j'ai vu... Et vous, messieurs, vous avez vaincu ! Voilà pourquoi nous pouvons vous appeler, sans emphase, « soldats de Malingié ». Voilà pourquoi, je vous répète, il est content de vous.

« Cette victoire méritait bien un *Te Deum*, c'est-à-dire en bon français, une leçon de chose sur la race de la Charmoise. » (Applaudissements).

Ensuite, le maître présente à l'auditoire, tout en faisant — comme il savait le faire — une pittoresque description, un dish-

ley, un mérinos et un dishley-mérinos. On amène ensuite quelques moutons Charmoises et il dit :

« Regardez-les soigneusement, voyez si j'ai eu tort ou raison de pousser à la roue pour qu'on leur décernât le prix d'en-semble ?

« Et dire, messieurs, qu'il y en a de tout pareils, non seulement sur les divers points de votre département, mais sur un assez grand nombre de points du département de l'Aisne, en plein Soissonnais, pour y bêler la Marche funèbre du Crépuscule des mérinos précoces ! (Mouvement).

« Ce n'est pas, veuillez le croire, ce n'est pas que je sois injuste vis-à-vis des honorables animaliculteurs qui présentent dans les Concours régionaux, ici ou ailleurs, les superbes bêtes à laine qui furent autrefois l'idéal de l'oviculture rémunérative.

« Je me borne à vous avertir uniquement d'une chose, savoir : *Que les matières grasses et albuminoïdes d'une ration donnent plus de profit sous forme de viande que sous forme de sécrétions pileuses et sébacées.* (Bravo ! Bravo !)

«

« Malingié, est-il besoin de vous le dire, est le plus grand *mé- tisseur* de l'univers. Les moutons de la Charmoise — cela vous saute aux yeux — ont le faciès crânio-facial du New-Kent ou plutôt du Kent, car l'expression New-Kent est abandonnée depuis longtemps par les cultivateurs anglais.

« Mais vous vous tromperiez étrangement si vous vous hâtiez de conclure, à la façon de tel exécuteur des hautes œuvres ovicoles, que la prétendue race Charmoise n'est qu'une implantation masquée du Kent sur notre terre française !

« Ceux d'entre vous, s'il en est, qui ont visité l'Angleterre du Sud, seront frappés, non point des ressemblances, mais des différences qui existent et subsistent entre le mouton de Richard Goord et celui-ci. En d'autres termes : si ceux qui nient la transformation des types ethniques accordent au moins que sir Richard Goord a tiré le Kent de Romney-marsh, ils m'accorderont bien que Malingié ait tiré le Charmoise du Kent, au point que ce sont les moutons de la Charmoise qui sont les New-Kents.

«
 « Les Charmoises sont des métis, sans aucun doute, mais ce
 « sont, par le fait, des métis de facteurs ayant l'un pour l'autre
 « du penchant — moins le mérinos.
 «
 « Pour en finir avec cette allégorie, je ne puis m'empêcher
 « de vous faire voir que Malingié a groupé les satellites autour
 « de l'astre central en respectant du même coup le principe de
 « la raison inverse du carré des distances et le principe de la
 « raison directe des masses. Voilà pourquoi son Kosmos pourra
 « braver les « perturbations »... et les « perturbateurs ». (Longue
 « salve d'applaudissements).

Je tiens de M. le Professeur Dechambre le très curieux document inédit suivant, de notre maître Baron :

ARBRE GENEALOGIQUE DU MOUTON DE LA CHARMOISE

selon M. le Professeur Baron

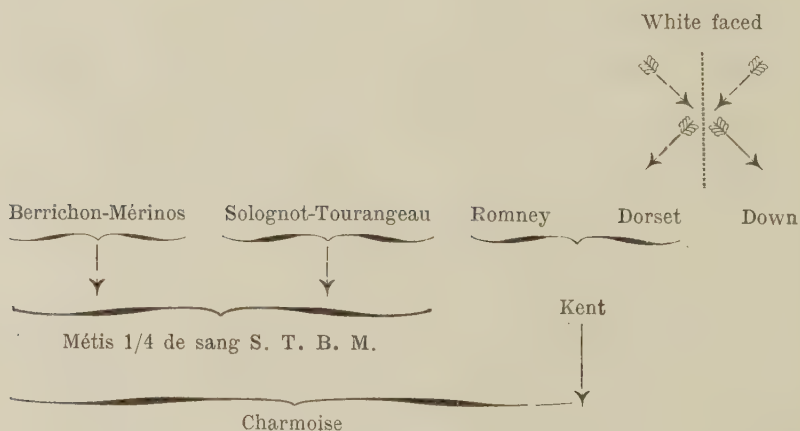


TABLEAU DE POINTAGE

Ante-scriptum : Lainage (rejeter toute toison mécheuse)	1
Tableau : Poids (inférieur à 70 kg)	1, 2
Phanères { d'une blancheur parfaite..... 1/4 }	1/2
{ dénudation des extrémités 1/4 }	
Cornes absentes	1/2
Oreilles petites, attentives	1/2
Faciès plan et brachy { céphale... .. }	2
{ prosopé... .. }	
Corps cylindrique, fesse bombée.....	
Corps paraissant long (pattes courtes, fines)	
	5

Comme nous le voyons, contrairement à Sanson qui classait ses races ovines d'après le squelette et en particulier d'après celui du crâne, Baron tient surtout compte de la physionomie, du faciès.

CHAPITRE IV

CONSIDÉRATIONS SUR LES BÊTES A LAINE PAR ÈD. MALINGIÉ

EXTRAITS DE SES DISCOURS : SES IDEES, SON ŒUVRE ÉDUCATIVE

C'est en 1851 qu'Edouard Malingié fit publier son remarquable ouvrage qui avait pour titre : « *Considérations sur les Bêtes à Laine* au milieu du XIX^e siècle et *Notice sur la Race de la Charmoise*, qui a remporté, pendant ces dernières années, les premiers prix aux concours de Versailles et de Poissy par M. Malingié-Nouel ».

Ce titre un peu long révèle cependant la modestie de l'auteur qui aurait pu mettre tout simplement : *Etude sur la Race de la Charmoise*. Ces mots ne viennent qu'en sous-titre.

Ce livre comprend dix chapitres que j'ai l'intention d'analyser très brièvement.

Le chapitre premier a pour titre : *Considérations préliminaires*.

L'auteur déclare qu'une entreprise agricole ne peut prospérer que par le bétail et qu'il faut rechercher quel genre de bétail est le plus avantageux pour arriver par lui à la production du fumier au plus bas prix possible. Du gros bétail, il fut amené à étudier la bête à laine. Il se basait pour cela sur cette constatation que les bêtes ovines peuvent être admises dans les localités agricoles les plus riches, qu'elles forment le bétail par excellence des terres moyennes et sont les seules bêtes admissibles sur les sols stériles et arides. Au point de vue commercial, elles fournissent en même temps la viande et la laine.

Le chapitre II est consacré aux *Besoins de l'époque*.

Malingié décrit d'abord l'engouement pour le mérinos au début du XIX^e siècle ; sa laine fine valait alors 6 francs le kilogramme, mais il était rebelle à l'engraissement et sensible à l'humidité ; en outre, la laine coûte plus cher à produire que la viande. L'introduction des laines étrangères amena de plus l'avilissement des prix. Aussi, les Anglais, les premiers, cherchaient la production du mouton à laine et à viande.

Il déplore le peu de cohésion des efforts de l'agriculture française. Ce n'est qu'en 1850 que le Ministre se décide de créer des commissions départementales d'agriculture.

Cependant, la nécessité d'un revirement vers la production de la viande se faisait sentir. Il dit :

« La propension du commerce à aller acheter n'importe où
« des matières premières à bas prix, sans se préoccuper des in-
« térêts nationaux, ne pourra jamais, chacun le comprend, s'é-
« tendre à la viande comme elle s'exerce sur les laines ».

C'est par l'exploitation animale que l'entreprise doit prospérer.

« Or un animal ne se compose pas seulement de viande co-
« mestible, mais de peau, de laine, de suif. Plus ces matières
« premières produiront d'argent au boucher et par suite à l'éle-
« veur, plus la viande pourra être déchargée en faveur des po-
« pulations. Une hausse temporaire sur ces produits, qui ne
« sont pas de première nécessité, permettrait d'abaisser immé-
« diatement le prix vénal de la viande, et, comme conséquence
« naturelle, augmenterait la consommation, laissant au produc-
« teur le bénéfice suffisant pour l'engager à multiplier sa pro-
« duction ».

Il décrit ensuite longuement les bienfaits de l'agriculture.

Toujours pour la viande, il se plaint déjà des intermédiaires, du manque de débouchés dans la région. Les bouchers de Paris, payant à peu près les mêmes prix que les bouchers de province, vendaient la viande bien plus chère : 0 fr. 80 le kilog à Pontlevoy, 0 fr. 90 à Blois et 1 fr. 50 à Paris, malgré seulement 2 ou 3 centimes de plus pour frais de transport, octroi et autres. Si bien que la viande était vendue au moins 0 fr. 60 de plus à Paris qu'à Pontlevoy.

Il voudrait que les conditions d'achat et de vente fussent partout les mêmes et ne pas constater l'enrichissement scandaleux de certains commerçants. C'est encore le cultivateur qui est la victime.

« La viande devrait être produite en quantité et à bon marché, tout en laissant un bénéfice suffisant au producteur ».

Au chapitre III, l'auteur traite des *Races anglaises*.

Il commence par dire que les Anglais, après avoir délaissé le mouton à laine, s'attachèrent surtout à la bête de boucherie.

Après avoir montré Bakewell, créateur des races nouvelles, poussant l'alliance des animaux « en dedans », il s'étend longuement sur la consanguinité. Il attribue la réussite des Anglais à leur climat, à la richesse de leurs pâturages et à la vie au dehors aussi bien l'été que l'hiver.

Race Dishley. — Ce nom de Dishley vient de la ferme qu'habitait Bakewell dans le Comté de Leicester. En Angleterre, on désigne les dishleys sous le nom de new-leicesters. Ces animaux se distinguent par une toison longue, mécheuse, propre au peigne. Ils sont de grande taille avec une tête petite, consommant beaucoup et engraisant tardivement. Malingié leur reproche la mauvaise qualité de la toison.

Race South-down. — A l'encontre des dishleys, cette race prend la graisse avec une rare perfection en raison de la grande puissance d'assimilation qui lui est propre. Les south-downs fournissent à la boucherie une viande excellente. En 1838, Malingié visita les troupeaux south-down de M. Boys.

Cette race, en raison de sa pureté d'origine, exerce, plus que celle de Dishley, une influence dans les croisements, et, dans les terrains riches, elle soutient la concurrence avec cette dernière.

Race New-kent. — A l'origine, les moutons de ce Comté étaient à laine de peigne longue et fine, mais c'étaient des animaux de grande taille, haut montés et engraisant tardivement.

Richard Goord, comme Bakewell, modifia cette race primitive de Romney-marsh, mais de façon différente de son prédécesseur.

Ce dernier avait amélioré et même changé de fond en comble la race de Leicestershire en alliant les sujets distingués de cette

race, en poussant aussi loin que possible la consanguinité et en fixant le résultat obtenu à l'aide d'une nourriture excellente.

Sir Richard Goord purifia au contraire la vieille race des marais de Kent par des appareillements judicieux, retranchant un à un, pendant 40 ans, les défauts originaires de cette race. Une souscription nationale témoigna à cet éleveur la reconnaissance de l'Angleterre. Malingié dut le constater avec amertume en présence des déboires que lui suscitait le gouvernement de son pays.

La chair des New-kents est plus fine que celle des dishleys et ne sent pas le suif. La toison est plus fine et de première qualité. Cependant, ces deux races exigent la fraîcheur du climat, l'isolement et une bonne nourriture.

Le chapitre IV a pour titre : *Importation et Naturalisation en France des bêtes à laine anglaises.*

L'auteur signale l'arrivée à Alfort d'un troupeau de disleys, ses premiers succès, puis les difficultés d'amener les agneaux à un bon état de développement en raison du changement de climat. Nous avons vu précédemment que c'est à la suite de ces insuccès qu'Yvart transporta son élevage à Montcavrel, près de Boulogne-sur-Mer.

Malgré la qualité de la laine du Kent, Malingié était bien décidé d'introduire seulement des dishleys à la Charmoise. C'est son voyage en Angleterre qui décida de son choix quand il vit que les kents étaient, non seulement des bêtes à laine fine, mais aussi des bêtes à viande.

Il raconte ensuite ses déboires avec le gouvernement, la concurrence que lui fit ce dernier par des ventes de béliers kents à des prix peu élevés. Les allocations attribuées aux Sociétés d'agriculture n'étaient données qu'à la condition qu'elles seraient effectuées à des achats opérés aux ventes d'Alfort ou de Montcavrel. Comme il le dit, ce fut « la lutte du pot de terre contre le pot de fer » et il dut céder — nous avons vu comment — en vendant son troupeau acquis et entretenu à si grand prix.

Il décrit les améliorations qu'il dut apporter dans son exploitation pour l'élevage des New-kents qui finirent par s'acclimater.

Il termine ce chapitre par le passage suivant :

« A présent, est-il préférable d'avoir en France des troupeaux
« anglais de progression, fournissant aux éleveurs les béliers
« nécessaires à l'amélioration de leurs propres troupeaux,
« béliers issus d'une race anglaise, mais nés en France et s'y
« acclimatant progressivement comme le troupeau que nous
« avons vu se maintenir avec succès à la Charmoise, ou vaut-il
« mieux tirer annuellement d'Angleterre les types nécessaires
« à nos besoins ? Le premier de ces moyens est, absolument par-
« lant, le meilleur et il mérite d'être renouvelé, ne fut-ce que
« comme terme de comparaison ; l'autre est le plus facile et le
« plus certain, à la condition toutefois d'importer des animaux
« de deux ans, et avec l'attention de les amener en France à la
« fin de l'été, afin qu'ils aient le temps de se refaire des fa-
« tiges de leur voyage et de s'accoutumer à leur nouvelle po-
« sition avant le retour du hâle, de la sécheresse et des cha-
« leurs, qui sont si contraires à leur constitution ».

Le chapitre V a pour titre : *Croisements*.

Les croisements en France furent d'abord opérés avec les races anglaises et les mérinos de façon à compenser en viande ce qu'ils perdaient du côté de la laine. Avec le perfectionnement des machines, en effet, on arrivait à produire des étoffes très belles avec des laines inférieures. Ce fut l'époque du métissage.

Malingié signale le défaut de la consanguinité poussé trop loin. Ces résultats se produisant aussi bien avec le New-kent qu'avec le dishley ou le south-down. Cependant, cette influence se fait moins sentir avec le dishley qui provient d'une race moins ancienne.

C'est en menant de front plusieurs croisements que l'on peut assez rapidement arriver à un résultat. C'est sur ce terrain difficile des croisements qu'a manœuvré l'auteur pendant de longues années.

C'est dans ce chapitre qu'il représente le bélier comme force d'impulsion et la brebis force de résistance.

Le chapitre VI traite de la *Race de la Charmoise*.

Je ne m'étendrai pas sur ce chapitre qui rappelle ce que j'ai dit au cours de cette étude au chapitre : Création de la race ovine de la Charmoise et où j'ai traité longuement la question.

Malingié y décrit avec beaucoup de détails le mode d'alimentation des agneaux et les résultats obtenus avec cette nouvelle race.

Le chapitre VII est un court *Résumé* des avantages de la race de la Charmoise, soit par son emploi à l'état de pureté ou comme croisement avec d'autres races inférieures auxquelles elle confère la rusticité ainsi que ses autres qualités.

Le chapitre VIII ou *Appendice* traite *De la culture de quelques plantes particulièrement propres à la nourriture des bêtes à laine* :

Hivernage. — Mélange de céréales et de légumineuses semé avant l'hiver (seigle, vesces ou même lentilles) dans les terrains maigres.

Semé après le blé sur un seul labour, sans fumure, l'hivernage est un excellent fourrage sec pour l'hiver mais doit être récolté avant maturité complète.

Choux. — Doivent être repiqués après la récolte de l'hivernage, après labour et application d'engrais. Excellente nourriture verte pour l'hiver et donnant ainsi une seconde récolte.

Ici, Malingié met déjà en garde le cultivateur contre les engrais vendus par des commerçants peu scrupuleux. Il décrit en détail la culture des choux et les meilleures conditions de réussite. Les plants avant d'être repiqués sont plongés dans une bouillie composée d'eau, de terre et de bouse de vache ; la reprise est ainsi, d'après lui, assurée.

Il cultive surtout le chou de Strasbourg et le chou du Poitou. Distribués hachés, ils sont particulièrement propres à la sécrétion d'un lait abondant et substantiel.

Maïs et Fève. — La fève qui craint peu les gelées printanières succède aux choux consommés pendant l'hiver et le maïs, semé plus tardivement, prend la place des choux consommés au printemps.

Pour les fèves, les lignes sont espacées de 0 m. 80 à 0 m. 90. Elles doivent être récoltées un peu avant leur maturité. Cette culture rend dans la région 30 à 40 hectolitres par hectare.

On les donne sans être concassées, les moutons les broyant avec facilité. Elles favorisent un engraissement rapide.

C'est le maïs estival qui doit être semé dans la région ; la tige

est un peu moins haute, mais le grain est aussi beau que celui du maïs automnal qui ne réussirait pas et qui est cultivé dans les régions chaudes.

Comme engrais, Malingié recommande les chiffons de laine, qui ont l'avantage de soutenir la végétation pendant une période de sécheresse prolongée.

Pour éviter la *carie*, on trempe le grain à semer dans une solution arsenicale.

Comme la fève, le maïs pousse à la graisse ; il doit être donné aussi comme fourrage vert. Au maïs, il faisait succéder le colza.

Un hectare de maïs produit 50 hectolitres de grains.

Le chapitre IX traite des *Bergeries*. — Nous en avons vu la description au cours de cette étude.

Le chapitre X forme la *Conclusion*, dont voici la partie principale :

« Puissions-nous être utile ! Puissions-nous être assez heureux pour avoir apporté notre faible contingent aux remèdes qu'exige l'état malade de la société ! Ces remèdes consistent, ce nous semble, dans un sincère retour aux idées grandes et religieuses dans l'ordre intellectuel, et, dans l'ordre matériel, en un développement des forces agricoles du pays.

« Nous serions déjà trop heureux si, en facilitant l'étude et le succès de la plus belle industrie agricole, de l'industrie pastorale, nous étions parvenu à déterminer une jeunesse chrétienne, sage, instruite, à y consacrer les quelques moments de vie et d'avenir qu'elle est en droit d'espérer. Quels services cette jeunesse rendrait à la chose publique ! Quelle force elle apporterait à la noble cause, à la cause sacrée de l'agriculture ! Et d'un autre côté, à quelles illusions, à quelles déceptions elle se soustrairait, en quittant le terrain brûlant des passions et des agitations politiques ! Dans quelles douces satisfactions elle coulerait ces jours si courts que Dieu a donné aux hommes de passer sur la terre, jours qu'ils consacrent trop souvent à des folies ou des fureurs ! »

Pour terminer l'examen de l'œuvre de Malingié, qui, traitée complètement, nécessiterait plusieurs volumes, il me reste à

montrer par quelques extraits de discours ou de lettres quels furent ses idées, son but poursuivi et son œuvre éducative.

Ed. Malingié à la Société d'Agriculture de Loir-et-Cher

A sa séance du mois d'août 1836, cette Société s'occupe déjà des travaux agricoles de Malingié à la Charmoise, de sa façon de procéder et des instruments employés. Elle lui adresse des vœux pour ses succès.

Dès cette année, Ed. Malingié était admis membre actif et de 1840 jusqu'à sa mort, il en fut le distingué Président, sauf pendant une petite interruption de 1843 à 1847.

A la séance du 2 septembre 1837, il adresse un très long rapport sur ses cultures. Le défrichement et l'écobuage lui ont déjà donné satisfaction. Les seigles et les avoines réussissaient à merveille à la Charmoise, ainsi que les trèfles et les betteraves. Le seigle avait 7 pieds et rendait 22 hectolitres à l'arpent.

Déjà, il était partisan d'un nombreux bétail. Il a, à cette date, 40 bœufs à l'engraissement. Il fait part de l'état satisfaisant du troupeau New-kent récemment importé. Il déclare pratiquer le croisement avec ses meilleures flandrines et aussi avec quelques bonnes brebis solognotes.

Il annonce la création à la Charmoise d'un four à chaux et d'une tuilerie.

Jusqu'en 1838, dans les concours d'animaux, les races ovines et porcines n'étaient pas classées. Malingié fait réparer cette erreur. C'est cette année qu'il prononça son premier discours relaté sous ce titre curieux : « Discours prononcé à la séance publique annuelle de la Société royale d'Agriculture de Loir-et-Cher, le 30 août 1838, par M. Malingié-Nouel, co-propriétaire et directeur de l'établissement pastoral de la Charmoise. »

Il présente l'état de sa culture et de ses troupeaux en ces termes :

« Je le fais avec d'autant plus de plaisir que nos travaux ont eu quelque retentissement dans la petite sphère où nous nous trouvons placés.

« La voix de la vérité peut d'ailleurs être dure à entendre, et

« par les amateurs passionnés de l'agriculture, trop disposés à
« blâmer ce qui s'est fait avant nous, trop enthousiastes pour
« tout ce qui a la couleur de la nouveauté, et par les ennemis
« de toute innovation, empressés qu'ils sont à condamner tout
« ce qu'ils n'ont pas encore vu, et cela, sans examen approfondi.
« di. »

Cette année, il a cultivé la chicorée, qui réussit admirablement dans les défrichements récents, ainsi que les navets semés en secondé récolte et dont il a rapporté la graine d'Angleterre. Les brebis en font la récolte sur place.

Les avoines ont été en partie détruites par un hiver très rigoureux ; le blé n'a pas été beau ; par contre, les pâturages sont dans un état remarquable.

« J'arrive, messieurs, à vous entretenir de la partie la plus
« intéressante de notre exploitation et de toute exploitation rurale, celle sur laquelle repose tout succès durable en agriculture, les bestiaux et par suite les engrais.....

« La masse de fumier produite, cet hiver, à la Charmoise, ne
« peut être encore connue exactement ; mais elle ne peut être
« moindre de deux millions de kilogs ou 2.000 voitures représentant, sans la litière, une dépense de 5.000 francs et une
« valeur que nous ne pouvons porter à moins de 10 francs la
« voiture, c'est-à-dire à moins de 20.000 francs. »

Dans l'engraissement des bœufs, il constate qu'il n'a que le fumier comme bénéfice. Il fait part de son mécontentement pour les flandrines grosses mangeuses et à laine grossière, puis il revient sur la question des engrais et vante les avantages de la chaux.

A ce moment, il ne songe qu'au système pastoral qui n'aurait exigé à la Charmoise que deux chevaux et quatre ou cinq employés.

Il parle ensuite de la race New-kent. Il la considère comme acclimatée. Il dit qu'elle est peu exigeante : beaucoup d'air et une nourriture suffisante, voilà les conditions de réussite avec elle. Elle résiste assez bien aux excès de température. Il est cependant prudent de l'abriter pendant les grosses chaleurs de l'été et d'éviter aux agneaux le séjour dans des endroits trop

humides. Il n'a, à ce moment, comme bergerie, qu'un simple hangar.

Il se plaint amèrement des procédés du gouvernement, qui l'ont obligé à payer des frais de douane, dont il avait été exonéré une première fois, grâce à l'intervention de la Société d'agriculture.

« De sorte, messieurs, que, tout compte réglé, plus de 2.500 francs ont été payés à la douane par nous, depuis 20 mois, et cela non pas pour des bêtes grasses et destinées à la boucherie, mais pour des animaux perfectionnés achetés au poids de l'or, manquant à la France et consacrés à la reproduction.

« Nous savons dorénavant à quoi nous en tenir sur les fa-veurs du gouvernement, qui doit être, et se proclame, en effet, l'ami du pays et le protecteur des intérêts agricoles ; mais la leçon est un peu rude, nous l'eussions retenue à moins de frais. »

En 1840, Malingié donne à la Société un nouveau compte-rendu sur son exploitation.

Cette année a été remarquable par la pénurie des ressources alimentaires. Il fait l'apologie du système pastoral. Il n'a encore à ce moment à la Charmoise que deux chevaux. Il a créé des prairies artificielles, semé beaucoup de luzerne.

Il dit qu'il a actuellement dans ses bergeries : de la race pure New-kent, des solognots croisés avec des anglais, enfin « une nouvelle race, à longue laine, issue du sang new-kent et du sang espagnol ». Il a eu, cette année, au Comice de Blois, le premier prix pour sa race anglaise.

Il déclare, avec raison, que l'agnelage d'août-septembre conviendra mieux en France, que celui de mars-avril pratiqué en Angleterre ; cette dernière saison étant froide et pluvieuse chez nous.

Il fonde les plus grands espoirs sur les résultats que donnera la race kento-mérine tant au point de vue de la laine qu'à celui de la viande. Il décrit longuement ses différents essais.

C'est en 1840 qu'il reçoit du Ministère de l'Agriculture une subvention de 1.000 francs.

Le 27 août 1843, Ed. Malingié prononça un remarquable discours à l'occasion du Concours agricole. Il commence ainsi :

« Le commencement de ce siècle fut une époque bien remarquable dans les annales de notre belle patrie.

« Dix années de convulsions venaient de s'écouler ; elles
« avaient marqué le passage d'une grande nation à des idées
« nouvelles, mais elles n'avaient laissé derrière elles que des
« ruines ensanglantées. Tirée de la main de Dieu du fond de
« l'abîme, la France faisait les plus grands efforts pour recon-
« quérir sa place dans la grande famille des peuples, et un
« homme, tenu en réserve dans les trésors de la Providence,
« lui avait été donné, pour accomplir ses nobles destinées. Ce
« puissant génie pénétrait tout, vivifiait tout et communiquait
« aux hommes qu'il revêtait de son autorité, après avoir eu le
« talent de les démêler dans la foule, le feu sacré qui l'animait.
« C'est ainsi qu'il parvint en peu de temps à ramener l'ordre
« dans tous les rouages de l'administration, et à faire circuler la
« vie dans toutes les branches de la prospérité publique.

« L'agriculture, cette première base, après la religion, du re-
« pos et de la grandeur des peuples, ne fut point oubliée par
« lui. Il lui rendit la sécurité indispensable à ses paisibles tra-
« vaux, ouvrit des débouchés à ses produits, encouragea ses ef-
« forts. Dans tous les départements de son vaste empire furent
« créées, à cette époque, ces nombreuses Sociétés d'agriculture,
« qui rendirent tant de services à la chose publique par leur
« zèle, leurs lumières et leurs instructions multiples ».

Il signale tout particulièrement les services déjà rendus par la Société de Loir-et-Cher à l'agriculture et à l'élevage. Il estime que si cette compagnie l'a désigné pour son Président, c'est en raison de son désir d'encourager l'introduction de la culture flamande dans le centre de la France et pour le récompenser de l'heureuse naturalisation, dans ce département, de la plus belle des races ovines de l'Angleterre.

Il déclare que s'il a réussi avec le New-kent, c'est parce qu'il s'est rapproché des conditions d'élevage et de nourriture appliquées de l'autre côté du détroit et il décrit longuement ses procédés :

« Le succès de cette méthode, appliquée à notre troupeau
« New-kent, nous a suggéré l'idée d'y soumettre les bêtes à

« laine françaises appartenant à diverses races. Ces bêtes ont
« été prises dans les races flamande, mérino et solognote.

« Elles y ont toutes prospéré admirablement et ont amené la
« conviction que cette méthode « naturelle » convenait beau-
« coup mieux à l'espèce ovine que la méthode « artificielle »,
« et souvent contraire au bon sens, généralement adoptée en
« France ».

Il signale les deux causes qui ont détrôné le mérinos : l'avi-
lisement des prix de la laine et les besoins croissants de la bou-
cherie. A ce moment, il croit fermement à l'amélioration du
mérinos par les races anglaises.

Ensuite il rend compte de l'état des cultures de la Charmoi-
se et surtout de celle du colza, de l'engraissement des bœufs,
de la production abondante des engrais et il termine par cette
conclusion que je tiens à reproduire en entier parce qu'elle est
un véritable hymne à l'agriculture :

« Nous vous avons peut-être trop longuement entretenu, mes-
« sieurs, de la transformation des bruyères de la Charmoise
« en une plaine vivante et productive ; mais vous nous par-
« donnerez en faveur des considérations générales qu'il est
« facile d'en déduire.

« En effet, messieurs, si quelques années ont suffi pour que
« 116 hectares de terre presque improductives procurassent di-
« rectement l'existence à 20 familles et versassent annuellement
« dans la consommation générale 5 à 600 hectolitres de graines
« grasses, 1.000 à 1.200 hectolitres de céréales et 60.000 kilo-
« grammes de viande de boucherie, quelles richesses immenses,
« quelle population, quelle puissance n'apporteraient pas à la
« France tant de milliers d'hectares de landes et de bruyères
« qui la déshonorent, si ces terres incultes se couvraient de
« beaux et nombreux bestiaux et revêtaient la noble parure des
« fourrages et des moissons ?

« Ces produits sont la véritable richesse, ils appellent et font
« naître la population ; ils constituent la force réelle et la puis-
« sance la plus certaine d'une nation.

« Notre belle patrie, si prodigue avec raison de son or et de
« son sang, lorsqu'il s'agit de conserver intact son honneur ou

« d'affranchir l'humanité de l'oppression des Barbares, ne
« tournera-t-elle pas un jour ses regards sur elle-même, pour y
« conquérir un royaume qui ne coûterait de sang à aucun de
« ses généreux fils, de larmes à aucune de ses filles qui n'en
« ont que trop versé ? Ce royaume, acheté par de faibles sa-
« crifices, si on les compare aux milliards sortis de nos jours de
« son sein fécond, serait partie constituante du sol français, à
« l'abri de la jalousie de l'étranger et des caprices de la guer-
« re ; il ne périrait qu'avec la France, c'est-à-dire qu'étant un
« avec elle-même, il vivrait à tout jamais.

« Qu'elle est donc belle, messieurs, qu'elle est vaste la car-
« rière agricole ouverte à la jeunesse française !

« Nous pourrions ajouter : Qu'elle est propre à la garantir
« des orages du cœur ! Qu'elle est capable de contenter son es-
« prit, alors même qu'il s'est élevé jusqu'aux fortes et religieu-
« ses études !

« Les professions libérales sont encombrées ; les villes re-
« gorgent d'une population jeune, ardente et instruite, entraî-
« née trop souvent par une inaction forcée vers les désordres
« que réprouvent les mœurs et la tranquillité publique. Mais
« pour le champ de l'agriculture, il est si vaste, qu'il s'y trou-
« ve une place pour tout le monde, et que chacun peut y tra-
« vailler à l'aise, sans y avoir jamais à redouter l'encombren-
« ment et la concurrence.

« Sans doute, la carrière agricole est peu propre à satisfaire
« l'ambition ; elle ne procure ni honneurs ni distinctions. Mais
« que sont toutes ces fumées dont se repait la vanité humaine,
« et qui troublent le repos du monde, au prix de la véritable li-
« berté dont on jouit dans la vie des champs, où l'on n'a de
« cour à faire à personne et où l'on ne dépend que de Dieu et de
« soi ?

« Et sous le rapport des satisfactions de l'esprit, l'agricul-
« ture, messieurs, est encore bien généreuse. Depuis que les
« sciences sont venues l'éclairer de son brillant flambeau, elle
« participe à leurs avantages et présente aux hommes les plus
« supérieurs et les plus positifs, témoin les Biot, les de Dom-
« basle et tant d'autres, une occupation pleine d'attraits ; car
« les sciences ont ce cachet particulier que, reposant sur des

« démonstrations claires et précises, elles entraînent la conviction, ferment à l'imagination la porte de l'erreur et attachent par les liens puissants de la vérité.

« Qu'il est grand, messieurs, qu'il est noble, le savant, l'agriculteur, le sage planant au-dessus des merveilles de la nature, pour arriver jusqu'à son divin auteur ! Il ne s'enfle pas d'un sot orgueil à la vue des secrets qu'il a pu découvrir ; mais il élève son âme jusqu'au principe même de toute instruction, de toute science. Ministre du Créateur dans ses prodiges journaliers de sa puissance, il lui en rapporte toute sa gloire et s'anéantit devant lui.

« N'est-ce point là, messieurs, la plus sublime philosophie où l'homme puisse atteindre pour adorer Dieu et présider ainsi au concert d'admiration et de louanges dont retentit l'univers, en l'honneur du Tout-Puissant ? »

Le 26 août 1844, il présente, à la même Société, une notice sur l'exploitation de la Charmoise à l'occasion de sa mise hors concours.

Cette notice traite des sujets déjà développés dans ce travail : Nature du sol ; ce qu'il produisait ; ce qu'il a fallu faire pour l'amener à son état de production actuelle ; variété, qualité et abondance des produits végétaux ; adoption d'instruments perfectionnés ; bonne méthode de fumure et confection des fumiers ; état des troupeaux, précautions hygiéniques ; élevage et engraissement du bétail ; croisement des races ; introduction de plantes et de races d'animaux préférables à ceux existant dans le département ; comptabilité.

Ed. Malingié termine cette notice par un nouvel appel à l'agriculture :

« Comment la jeunesse française hésiterait-elle à embrasser cette carrière si belle, où la convient la voix de la patrie, l'intérêt puissant de la société, la douce satisfaction d'être utile et de répandre le bonheur autour de soi ? Serait-elle retenue par la crainte de voir ses travaux rester plus stériles que dans les professions libérales, ou dans le commerce et l'industrie.

«

« Partout, les carrières sont encombrées, une concurrence effrayante ôte, pour ainsi dire, tout espoir d'arriver aux emplois, ou bien elle exige du génie de l'homme des prodiges qui enfantent plus d'objets fabriqués que n'en demande la consommation ; qui rendent inutiles les bras de l'ouvrier, et qui creusent ainsi de plus en plus ce gouffre effrayant de paupérisme qui menace incessamment la société. L'avitillement des prix, les entreprises hasardées, les banqueroutes perfides, les abus et les tromperies de toute espèce, les revers effrayants de fortune sont encore le triste résultat de l'encombrement des carrières où nous voyons se précipiter en aveugles les générations. L'agriculture aux mœurs religieuses et pures apparaît comme un port sur cette mer orageuse de la vie ; chez elle, la concurrence n'est point à craindre, la hideuse misère des villes est inconnue ; son domaine est presque sans bornes ; elle a des travaux pour toutes les intelligences ; elle ne se contente pas de faire naître les populations, elle leur fournit la subsistance, elle les vêtit, elle répond à tous leurs besoins. »

En 1845, Ed. Malingié présente, à la Société, un mémoire intitulé : *Conseils aux cultivateurs de la Beauce sur la maladie du Sang de rate de leurs troupeaux*.

Je cite, à titre de curiosité, ce qui est, selon lui, la cause de la maladie :

« La maladie de *sang*, qui peut être comparée sous plus d'un rapport à l'apoplexie humaine, a pour cause un sang trop épais, c'est-à-dire qui n'a pas assez d'eau... Cette épaisseur de sang a elle-même quatre causes : le climat, la nature de la terre, la race des bêtes à laine, leur nourriture.

Climat trop sec, manquant d'humidité ; terre calcaire ; s'attaque plutôt au mérinos qui fait plus de sang que de gras. Les prairies artificielles et une nourriture trop riche en grains prédisposent à la maladie. Telles en sont, d'après lui, les causes.

Il en indique ensuite le traitement : sel de Glauber (un demi-kilog par cent bêtes) ; saignée à la sortie de l'hiver.

Le 16 avril 1847, Malingié, dans une lettre au Président de la Société, lui fait part d'une heureuse nouvelle : Le Ministre de l'Agriculture, sur l'initiative de M. le Préfet et de M. Bergevin,

député, vient de décider la création à la Charmoise d'une Ecole pratique d'agriculture et l'a désigné comme Directeur de l'école. C'est lui qui devra payer les frais d'installation et les bâtiments à construire.

Dans sa séance du 24 août 1847, la Société d'Agriculture lui vote 1.400 francs de subvention en échange de laquelle Malinigié met à sa disposition deux bourses à perpétuité.

Le 25 août 1849, le Président Malinigié prononce en séance publique de la Société d'Agriculture un intéressant discours.

Il s'inquiète de la disproportion qui existe entre l'accroissement progressif de la population et les moyens de l'occuper et de la nourrir. Les forces intelligentes et actives de la nation sont presque toutes consacrées à l'industrie, au commerce, aux carrières libérales et administratives, alors que l'Angleterre donne à son agriculture le plus incroyable essor. Nous nous sommes lancés dans l'industrie et le commerce sans avoir les débouchés de notre voisine.

L'encombrement des carrières a créé un malaise général :

« Toutes celles que l'on est convenu d'appeler libérales sont
« tellement remplies, qu'à l'exception de quelques heureux pri-
« vilégiés, personne n'y trouve plus, pour ainsi dire, une exis-
« tence en rapport avec les besoins créés par une instruction su-
« périeure. Les places recherchées parmi nous, où beaucoup
« se croyant propres à tout ne sont réellement propres à rien,
« les places, quelles qu'elles soient, ont mille solliciteurs cha-
« cune...

«

« Et si, des sommités de ce monde industriel et commerçant,
« nous descendons chez ces populations qui ont fatalement quit-
« té l'air pur de nos champs et nos riantes campagnes pour aller
« s'ensevelir dans le cloaque de nos cités manufacturières, nos
« cœurs se déchirent à la pensée qu'elle y ont perdu leurs
« mœurs, leur liberté et leur bonheur ! »

Il dit que l'agriculture est « la planche de salut offerte à la société menacée de naufrage ». Cependant, deux conditions sont indispensables à la réussite : l'intelligence et le capital. Beaucoup n'ont pas réussi parce qu'ils s'y sont lancés sans la moindre étude et sans être initiés à la partie pratique de l'art.

Mais l'instruction et l'intelligence ne suffisent pas, il faut le capital. Alors que le commerce et l'industrie trouvent des capitaux à 1 %, l'agriculture trouve péniblement à emprunter à 6 ou 7 %.

Grâce à une amitié touchante contractée sur les bancs du Collège, Malingié, sans se nommer, fait comprendre qu'il a pu trouver des capitaux à 3 % et il entrevoit comme suite de cette alliance de l'intelligence et du capital un avenir plein de promesses.

Il remercie, en ces termes, ses collègues de l'avoir porté à la Présidence :

« Déjà trop chargé pour ma faiblesse, accablé par les soins à
« donner à ma famille et à mes élèves, absorbé par les travaux
« d'exploitations agricoles considérables, je vous eusse suppliés
« de ne pas augmenter mon fardeau ; mais en des temps gros
« d'avenir, où les questions les plus vitales peuvent être agitées,
« vous avez fait appel à mon patriotisme, et, quoiqu'il puisse
« arriver, ce mot magique fait vibrer trop puissamment les fi-
« bres de mon âme pour que je reste sourd à votre voix. »

Il remercie aussi les dames de leur présence à la séance en leur disant que les joies de l'agriculture sont simples et pures et il termine par ces mots :

« Puissent, Mesdames, un grand nombre d'entre vous, en
« faire la douce expérience, en consentant à unir leur destinée
« à celle si laborieuse et utile des hommes courageux qui se
« vouent à l'agriculture. Que leurs rudes travaux ne vous ef-
« fraient point. La vieille amabilité française peut se trouver
« chez eux comme partout ailleurs, ; car partout où vous vous
« trouvez, vous adoucissez les mœurs, vous faites naître les no-
« bles sentiments, vous enflammez les courages. Aussi, croyez-
« le bien, la cause de l'agriculture, c'est-à-dire la cause si belle
« du salut de la société, de la sécurité publique, de la moralisa-
« tion des populations ouvrières, de leur travail et de leur aisan-
« ce, sera gagnée sans appel lorsque vous la défendrez avec
« nous. »

Le 26 août 1850, dans un remarquable discours, dont je vais citer les principaux passages, c'est encore un vibrant appel qu'il lance en faveur de l'agriculture :

« Il est rare, messieurs, que l'agriculture n'obtienne pas une
« place plus ou moins large dans chacun des systèmes sociaux
« et politiques jetés en pâture à l'esprit inquiet des popula-
« tions ; preuve évidente que cette mère-nourrice de la société
« humaine n'a pas, aux yeux des novateurs, vieilli comme elle,
« qu'ils reconnaissent sa puissance et qu'ils désirent dévelop-
« per sa fécondité...

«

« Le travail, d'ailleurs, auquel l'homme a été condamné, est
« devenu une nécessité morale et matérielle de sa condition et
« où en trouvera-t-il un plus naturel, plus noble, plus favora-
« ble au développement de ses forces physiques, que celui des
« champs ? Où en trouvera-t-il un qui élève davantage son âme,
« en le mettant sans cesse en face des grands phénomènes de
« la nature ; en lui faisant chaque jour toucher, pour ainsi dire,
« la main toute puissante qui répand incessamment sur notre
« terre des flots de vie et de bienfaits, en l'associant à Dieu
« lui-même dont il continue l'admirable création.

« Aussi, messieurs, la religion, comme toutes les classes de la
« société, comme tous les hommes, s'intéresse-t-elle à votre la-
« beur. Elle intervient donc dans nos travaux, répand ses bénédiction
« diction sur nos récoltes, sanctifie nos peines, soutient notre
« courage ; parce que, en raison même de sa divine origine, elle
« sait que le travail agricole est un travail essentiellement mo-
« ralisant, et qui lui vient puissamment en aide, soit pour garan-
« tir l'homme des vices honteux qui le dégradent, soit pour l'éle-
« ver à la hauteur de sa sublime destinée.

« ».

Comme dans le discours précédent, il parle de l'alliance de
l'intelligence et du capital :

« Il faut à l'industrie agricole ce qui est indispensable à tou-
« tes les industries : l'intelligence spéciale et les capitaux néces-
« saires. Ce serait une erreur de croire qu'il ne fallût pas d'édu-
« cation et d'intelligence pour se livrer à l'agriculture parce qu'on
« la voit professée habituellement par des hommes simples,
« sans lettres, héritiers d'une routine, fille elle-même des temps
« les plus reculés. Cette routine, parfaitement appropriée aux
« besoins qui l'ont fait naître, est devenue inhabile à pourvoir

« aux exigences des temps présents. La modifier avec sagesse
« et mesure n'est pas chose facile.

«

« L'opinion publique a ici quelque modification à subir pour
« arriver à la vérité, en se persuadant que la profession agricole
« est, en moyenne, aussi lucrative et beaucoup plus sûre que
« toute autre profession, lorsqu'elle est exercée avec connaissan-
« ce de cause...

« On se persuade aussi trop généralement qu'on doit cultiver
« sans avances, et l'on s'épouvante de voir consacrer des capi-
« taux à l'industrie des champs. Mais ici, toute la question est
« de les bien employer ; car alors, ils sont le moyen le plus ef-
« ficace d'abrégér les années d'attente et d'arriver aux résultats
« que le temps, sans cette condition, peut seul amener ».

Malingié préconise ensuite la consommation de la viande peu
répandue dans les campagnes :

« La viande, considérée comme un objet de luxe, dans les
« pays pauvres et les temps peu éclairés, doit être dans nos
« temps modernes et dans le siècle qu'on se plaît à appeler le
« siècle des lumières, reconnue comme un objet de première
« nécessité. Sa consommation doit être encouragée, moins par
« l'abaissement direct de son prix vénal, abaissement qui frap-
« perait au cœur sa production, que par l'élévation de toutes
« les matières premières dont cette production est inévitable-
« ment accompagnée et qui sont moins nécessaires à la vie.

« En bonne logique, la viande, base de la nourriture de l'hom-
« me, source réparatrice de l'épuisement du sol, principe fé-
« cond de sa fertilité, la viande ne devrait pas être imposée. Des
« impôts sur le blé seraient bien plus rationnels, puisqu'il est
« beaucoup moins nutritif que la viande, et qu'il soutire au sol
« les principes les plus fertilisants. Ne vous effrayez pas, mes-
« sieurs, je ne viens pas ici chercher à bouleverser l'ordre éta-
« bli...

«

« Réfléchissez bien, messieurs, il y a ici une question de
« vie ou de mort pour l'agriculture française, et peut-être, dans
« un avenir donné, pour la société. Car notre population aug-
« mente rapidement et dans une proportion qui s'accroît chaque

« année ; en raison du chiffre croissant de cette population elle-
« même, et si vous ne faites progresser en même temps la pro-
« duction des denrées alimentaires, vous arriverez infaillible-
« ment à un état d'insuffisance habituel, à la disette, à la barba-
« rie ; car un peuple qui meurt de faim est un peuple féroce que
« rien ne retient plus. Compterait-on dans un pareil naufrage
« sur les ressources du commerce ?

«§.....

« *Turones molles*, disait César, il y a bien des siècles. Si
« ce grand homme revenait parmi nous, il porterait encore le
« même jugement.

« Pleins de facilité et d'esprit pour concevoir, nous sommes
« lents à exécuter. Nous nous plaignons dans un *statu quo* déplo-
« rable ; oui, certes, bien déplorable ; car, lorsque tout progres-
« se autour de nous, c'est reculer que de ne pas marcher.

« Favorisés par un climat exempt tout à la fois des feux dévo-
« rants du midi et des rigueurs glacées du nord, nous sommes
« placés dans les conditions les plus heureuses pour amener no-
« tre agriculture à un haut point de prospérité et de richesse,
« et nos progrès sont si lents, même dans les localités les plus
« favorisées, qu'un léger mouvement s'y fait remarquer à peine.
« La routine règne dans notre beau pays en reine absolue. »

Quelques mois avant sa mort, il prononça son dernier dis-
cours, le 30 août 1852, à la Société d'Agriculture, en présidant
la séance.

C'est après le coup d'Etat du 2 décembre. Il se réjouit de la
paix rendue à la chose publique, du silence imposé à la rue, de
la sécurité procurée aux travaux de l'agriculture, du commerce
et de l'industrie. Il s'étend assez longuement sur les funestes
effets de la révolution de 1848. Il dit avoir souffert doublement
pendant ces quatre années, comme citoyen et comme agriculteur.

C'est par l'instruction que l'agriculture sortira de la routine :

« Si les écoles régionales forment de savants professeurs et
« d'utiles ingénieurs agricoles ; si elles procurent à une jeunes-
« se instruite et capable les lumières de la science qui projette-
« ront de vives clartés sur la route agricole qu'elle aura à par-
« courir ; nos fermes-écoles, qu'on peut considérer comme les
« écoles primaires de l'agriculture, jouent un rôle plus modeste,

« mais n'en rendent point pour cela de moindres services. A
« elles la tâche pénible, mais méritoire, de former cette foule
« d'agents secondaires agricoles, véritable armée de sous-offi-
« ciers intelligents, rompus à la pratique et indispensables à
« la réalisation des études de la science et des combinaisons de
« la théorie. A ces jeunes gens, sachez-le bien messieurs, est
« dévolue l'utile mission d'entraîner les masses rurales dans la
« voie du progrès. Sortis du milieu des cultivateurs ordinaires,
« destinés à vivre parmi eux, parlant leur langage, vivant de
« leurs mœurs, ils exercent sur eux la plus salutaire influen-
« ce. »

Malingié parle ensuite du capital « levier puissant complè-
tant l'intelligence ». Il se félicite du projet du gouvernement
en vue de l'institution du crédit agricole :

« Réjouissons-nous donc de ce moyen de prospérité, aussi
« nouveau qu'inespéré, mis à la portée des agriculteurs, et sa-
« chons en profiter pour nous livrer à des améliorations réelles.

«

« Je ne puis résister, messieurs, au désir de rappeler à vos
« souvenirs, parmi ces diverses causes de l'espoir d'un meilleur
« avenir pour l'agriculture, l'institution de date récente, passée
« inaperçue pour plusieurs, d'une commission de subsistances.

«

« Il est impossible de ne voir ici que le motif de parer aux
« éventualités de mauvaises récoltes dans l'avenir. Ce motif est
« l'essentiel, sans aucun doute ; car assurer la subsistance des
« populations est le premier devoir, comme le premier besoin
« d'une société organisée ; mais il y a encore ici un autre but,
« celui de venir au secours de l'agriculture dans les années
« abondantes, où elle ne peut écouler ses produits d'une manière
« convenable...

«

« Enfin, messieurs, vous le savez, la voix de l'agriculture,
« longtemps méconnue, a été écoutée. Les Chambres consulta-
« tives qu'elle a demandées pendant 25 ans viennent de lui être
« accordées. Il en sortira de leur sein un Conseil supérieur qui
« sera auprès du ministre et du gouvernement l'expression sin-
« cère des besoins et des vœux agricoles de la France entière. »

Ces heureux événements font dire à Malingié aux agriculteurs de reprendre courage et de s'entr'aider :

« Que les propriétaires qui font valoir eux-mêmes leurs patri-
« moines, que les fermiers qui se distinguent de la foule par
« leur éducation et leurs connaissances supérieures, tiennent
« à honneur de conduire notre agriculture départementale
« dans une voie de sage progrès ; qu'ils évitent l'erreur inexcusable
« de croupir dans l'ornière des méthodes vicieuses léguées
« par un passé quelquefois ignorant, souvent aveugle ; qu'ils
« s'appliquent, avec un soin égal, à réaliser prudemment les
« améliorations réelles, en se tenant en garde contre les innovations
« non éprouvées.

« C'est ainsi qu'en apportant avec sagesse notre part d'intelligence,
« de bonne volonté ou de travail à l'édifice commun de
« la richesse publique, nous aurons tous, selon notre position,
« contribué à la prospérité de l'agriculture, liée étroitement à
« la prospérité de chacun de nous, et, ce qui est la plus touchante
« récompense pour l'homme de bien, nous aurons été utiles
« à nos frères et nous aurons bien mérité du pays. »

Voici quelques extraits d'une lettre adressée, le 10 janvier 1842, par Ed. Malingié à M. Joly, membre de la Société d'agriculture de Rethel, en réponse à une question adressée par celui-ci au Comité du *Moniteur de la Propriété*, au sujet de la race de bêtes à laine anglaise dit new-kent et de la sous-race kentomérine :

« ... Je crois pouvoir émettre l'opinion qu'il est impossible
« ou du moins extrêmement difficile d'élever les bêtes à laine
« anglaises en *grands troupeaux* et dans les *circonstances ordinaires*. Je dis : *élever* en *grands troupeaux* et dans les *circonstances ordinaires*.

« En effet, les bêtes à laine, et notamment les New-kents, vivent à l'état sauvage en Angleterre, où elles sont enfermées (en petit nombre relativement à la superficie) dans de riches pâturages, d'où elles ne sortent jamais, tel temps qu'il fasse. Elles y vivent exclusivement d'herbes, c'est-à-dire de la meilleure nourriture possible, pendant toute la belle saison ; on

« vient à leurs secours, pendant l'hiver, avec des racines, ou
« avec du foin, à défaut de racines...

«

« Toutes ces belles races anglaises, que nous admirons, ont
« été produites par l'appareillement judicieux des individus, et
« par le soin de nourrir constamment les jeunes sujets avec
« abondance ; en les rapprochant en même temps le plus possi-
« ble de l'état de nature, afin de les doter de force et de rustici-
« té.....

« Importateur de la race New-kent, plusieurs raisons m'obli-
« gent à la conserver dans son état de pureté, et à ne pas re-
« garder pour cela à la dépense. Ces raisons se déduiront d'elles-
« mêmes dans le cours de cette lettre : qu'il me suffise de dire,
« pour le moment, que j'ai adopté, pour parvenir à ce but, un
« système complet d'isolement, système coûteux, il est vrai (ce
« qui me regarde seul), mais à l'aide duquel les jeunes animaux
« s'élèvent admirablement et atteignent, s'il ne la surpassent
« même pas, la plus grande beauté des bêtes nées et élevées de
« l'autre côté du détroit. »

Il considère ensuite la question de la laine et celle de la viande et dit :

« Toute race inférieure aux races anglaises, sous les rapports
« de formes, de poids et d'aptitude à prendre la graisse de bon-
« ne heure, est améliorée sensiblement par son alliance avec le
« sang anglais ».

Il signale les améliorations obtenues sur la race flandrine, puis sur les mérinos :

« Ainsi encore, l'influence anglaise se fait sentir beaucoup
« plus sur de belles brebis *métisses* mérines, que sur les brebis
« de Naz et de Rambouillet, parce que, chez ces dernières, il
« y a une pureté et une ancienneté de sang qui influent puis-
« samment sur la génération.

«... Ainsi, cent kento-mérinos mangent plus que cent mérinos
« purs ; mais un quintal de viande kento-mérine en vie
« coûte moins de ration d'entretien que le même poids en bêtes
« mérines pures. C'est de cette dernière manière que la facilité
« d'entretien doit être calculée, si l'on veut obtenir de justes ap-
« préciations. Il y a eu, à la Charmoise, la différence d'un sixième

« mè en faveur des kento-mérinos ; et ce résultat, sans avoir
« été constaté ailleurs, à ma connaissance, d'une manière ma-
« thématique, a été perçu sensiblement partout ».

A cette date, Malingié en est encore à la deuxième génération kento-mérine qui est déjà plus rustique que la première :

« L'avenir décidera s'il est possible de pousser le croisement
« jusqu'à la troisième et la quatrième génération. La considéra-
« tion de la laine entrera pour beaucoup dans la résolution que
« chacun aura à prendre à cet égard : c'est sur elle, monsieur,
« qu'il me reste à appeler votre attention ».

Il décrit l'amélioration obtenue sur la laine par le croisement.

« La race de Sologne est très répandue dans le centre de la
« France ; elle a une laine demi-grosse, jarreuse, de couleur
« terne et assez peu abondante ; mais elle est lisse et se rap-
« proche en cela de la toison New-kent. J'ai un troupeau consi-
« dérable de kento-solognots, dont la laine est méconnaissable
« comparativement à celle des mères. Ces dernières donnent
« ordinairement de deux à trois demi-kilogrammes de laine,
« dont les prix en suint varient de 65 à 80 centimes. Le troupeau
« amélioré, dont je parle, en fournit cinq à six demi-kilogram-
« mes par tête au prix de 1 fr. 30 le demi-kilogramme en suint.

«

« Le propriétaire qui voudra allier le sang New-kent à son
« troupeau de race mérine obtiendra, à la *première génération*,
« une amélioration de formes et de viande telles que vingt an-
« nées de choix le plus judicieux de béliers mérinos et de soins
« entendus ne la lui eussent pas procurée, et quant à la laine,
« il n'en aura pas tellement changé le type qu'elle ne puisse
« servir aux mêmes usages que précédemment, conserver les
« mêmes débouchés et être recherchée avec empressement par
« les mêmes marchands qui avaient coutume de traiter avec
« lui. »

Comme les Kento-solognots, les Kento-mérines donnent une laine achetée plus chère que la laine mérine.

« Je me trompe fort si ce résultat n'est pas celui qu'ambi-
« tionne tout possesseur de mérinos désireux de leur améliona-
« tion...

« ... Je ne viens point préconiser une race nouvelle.... Je ne
« viens même point conseiller son adoption pure et simple...

« ... Mais j'appelle de tous mes vœux et de toute ma faible in-
« fluence l'attention de mes compatriotes sur les avantages
« qu'ils peuvent retirer du mélange judicieux de cette race avec
« les nôtres, lesquelles, sous le double rapport de la boucherie
« et de la laine, ne répondent plus convenablement aux besoins.

«

« Partout où vous voyez les animaux domestiques, cette par-
« tie si intéressante et si essentielle de la culture, mal nourris,
« chétifs et négligés, vous trouvez inévitablement une po-
« pulation abrutie par l'ignorance et la pauvreté. Là, tout est à
« créer, jusqu'aux éléments de prospérité et de bonheur ; il ne
« peut y être question de viandes et de laines perfectionnées ;
« votre langage n'y serait pas compris.

« Dans tous les pays, au contraire, où vous rencontrerez des
« animaux remarquables par la distinction de leurs formes, la
« richesse de leurs produits, leur bon état d'entretien, vous êtes
« en même temps l'heureux témoin de l'aisance, de l'instruc-
« tion et du bien-être des habitants. Comme si, en servant de
« base à l'édifice agricole, les animaux reconnaissants payaient
« à l'homme, en prospérité, les soins intelligents qu'ils reçoivent de lui. »

Je termine sur cette image si vraie.

CHAPITRE V

SYNDICAT DES ÉLEVEURS DE LA RACE DE LA CHARMOISE

C'est en 1892, au Concours régional de Tours, où des éleveurs de Charmoises venus de plusieurs points de la France se trouvaient réunis, que l'idée leur vint de se grouper afin de défendre leurs intérêts auprès des pouvoirs publics et d'arriver à faire reconnaître officiellement la race ovine de la Charmoise dans les Concours généraux.

Le but poursuivi était également, et surtout, de répandre cette race en permettant aux éleveurs l'achat facile de reproducteurs.

Ce n'est que quatre ans plus tard, en 1896, que ce beau projet fut mis à exécution ; le *Syndicat des Eleveurs de la race de la Charmoise* était fondé. Son but est résumé à l'article 3 des statuts :

« Le Syndicat a pour but de réunir les éleveurs de la race de la Charmoise, de les grouper, de faciliter les relations entre les syndiqués.

« Il devra agir par tous les moyens possibles pour propager la race : voie de la presse, conférences, brochures, articles de journaux, distribution de prix spéciaux. »

Le Bureau-fondateur était ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM. Guyot de Villeneuve et Alf. Leroy ;

Président : M. Th. Vaillant de Guélis ;

Vice-Présidents : MM. Docteur Autellet, Mérien-Malingié, E. Chomet et A. Ferté ;

Secrétaire général : M. Louis de Bodard ;

Trésorier : M. Brunot.

Grâce à l'amabilité du Président actuel M. E. Chomet et à son secrétaire M. le Marquis d'Aramon, auxquels j'adresse ici le vif témoignage de ma reconnaissance, j'ai entre les mains quelques Bulletins dont je vais donner un bref aperçu.

Le premier Bulletin du Syndicat fit son apparition en 1898 et fut tiré à 1.500 exemplaires. Il relate une décision de M. le Ministre de l'Agriculture créant un concours spécial de la race ovine de la Charmoise pour 1899. C'était la reconnaissance officielle si méritée mais tant attendue.

Le Bulletin de 1899 publie, en première page, un très joli portrait d'Edouard Malingié dont nous avons vu une reproduction au cours de cet ouvrage.

Il signale la mort, en 1898, des deux Présidents d'honneur et donne le compte-rendu de la réunion annuelle du 4 mars 1899.

M. le docteur Autellet demande la publication d'une courte notice indiquant d'une manière nette les caractères du type idéal du mouton Charmoise. Ce vœu, renouvelé plusieurs fois jusqu'à ce jour, n'est pas encore réalisé en 1925. Le standard de la race de la Charmoise n'est pas encore officiellement établi et pourtant il serait, ce me semble, urgent de se mettre d'accord.

M. l'Inspecteur général Menault pense qu'un recensement général des bergeries de Charmoises serait nécessaire. Ce travail pourrait être effectué par les professeurs départementaux d'agriculture.

A cette réunion, le professeur Baron prononce un très intéressant discours.

Le Bulletin donne ensuite la liste des récompenses obtenues au concours général de Paris en 1899 et aux concours régionaux en 1898 : Limoges, Alençon, Tarbes et Lyon.

Du rapport de Mérien-Malingié sur ce dernier concours, j'extrais le passage suivant :

« Dans les Alpes les plus reculées, le pâturage est moins abondant, le sol pierreux et les troupeaux, couchant à la belle étoile, subissent, en juin et septembre, des froids rigoureux et des tourmentes de neige. Le southdown et ses produits sup-

« portent difficilement la rareté de ces pâturages et ces inter-
« périés.

« Voulant répondre avec certitude aux questions qui me sont
« posées par des éleveurs de la contrée sur l'endurance de la ra-
« ce de la Charmoise soumise à ces épreuves, j'en ai fait l'ex-
« périence l'été dernier. J'ai envoyé mes brebis Charmoises et
« leurs agneaux dans la haute montagne, sur les frontières d'I-
« taliè où elles sont restées avec d'autres de diverses sortes du
« pays accoutumées à ce séjour. Comme ces dernières, les Char-
« moises ont supporté les rigueurs du climat et la conséquence
« de la sécheresse qui jusqu'en octobre a desséché les pâtu-
« rages. Elles sont rentrées moins maigres que les autres et en
« bonne santé, sauf des boïteries et quelques maux dus à des
« piqures d'insectes, petits accidents dont les autres bêtes ovi-
« nes étaient également éprouvées. Il est donc constaté que la
« race de la Charmoise résiste aux conditions les plus défavora-
« bles de notre région avec le même succès que les races indi-
« gènes. »

Ce Bulletin publie aussi un article de M. E. Chomet sur « le Charmoise animal de boucherie » et un autre très scientifique du Docteur Autellet sur les Charmoises et leurs croisements.

En 1900, outre le Bulletin annuel, paraît également un Bulletin-journal trimestriel qui devint mensuel en 1902. Jusqu'en 1914, ce sera la période d'activité du Syndicat.

Le Bulletin de 1900 donne la liste des récompenses obtenues au concours général de 1900 et aux concours régionaux de 1899 : Arles, Dijon, Poitiers. Il contient : 1° une lettre du professeur Baron à M. Chomet, vice-président, dans laquelle ce savant démontre d'une façon presque mathématique comment la race de la Charmoise est « fixée » ; 2° des descriptions du mouton Charmoise parues dans *l'Agriculture nouvelle*, *l'Agriculture pratique du Centre*, la *Gazette des campagnes*, le *Temps*, *l'Echo agricole*.

Il signale la vente à Montalivet-Lagrange, par suite du décès de son propriétaire, du troupeau Charmoise ayant appartenu à M. Guyot de Villeneuve. Un lot remarquable de quatre brebis a été adjugé pour la somme de 700 francs à M. le vicomte de Montsaunin ; ce qui fait, avec les frais, plus de 175 francs

chaque brebis. Un bélier de huit mois a été adjugé 485 francs à M. de Schickler.

Le Bulletin d'octobre 1900 donne le compte-rendu de l'assemblée générale du 11 juin. Dans une causerie, le professeur Baron voudrait que « tous les jurys chargés d'apprécier les animaux comprennent au moins deux membres nommés par les « exposants : un éleveur qui fabrique et un boucher qui apprécie, débite et prépare la viande pour le consommateur... »

« Pour faire de la bonne zootechnie, conclut spirituellement Baron, il faut sélectionner les jurés avant de sélectionner les animaux. »

Dans le numéro d'août 1901, on trouve un article traduit de l'allemand et intitulé : « Accouplement des bêtes ovines » et donnant une description très détaillée de la *lutte libre* et de la *lutte à la main*.

Mars 1902 : Un article sur les Pâturages à moutons.

Avril 1902 : Liste des prix obtenus au concours général de 1902.

Juin 1902 : Communication de M. le docteur Autellet sur le Charmoise au Congo où il s'est très bien comporté.

Le numéro de septembre 1902 contient une lettre écrite par Malingié à M. Rohart, agriculteur à Avion (Pas-de-Calais) sur la nourriture et les soins à donner aux moutons. Ce Bulletin-journal commence la publication de l'ouvrage de Malingié sur « Les Bêtes à laine » et de différentes lettres de l'auteur à Mme Malingié ; la suite en est donnée dans les autres numéros.

Le Bulletin-journal de novembre de cette même année renferme l'article du Dictionnaire de l'Agriculture de Barral et Sagnier sur le mouton Charmoise dont j'ai parlé au chapitre III et à la page 52. « Voilà qui est tranchant comme le couperet d'une guillotine », dit le commentateur.

Le numéro de juin 1903 annonce la mort de deux vice-présidents du Syndicat : M. Aug. Ferté et M. Mérien-Malingié.

Celui d'octobre 1903 publie le compte-rendu d'un grand concours spécial de la race de la Charmoise tenu à Montmorillon : Jurys et Liste des récompenses. 386 animaux étaient inscrits. Le prix d'ensemble fut décerné à M. Poinet, propriétaire à la Ballonière, commune de Montmorillon. Les prix de championnat

à M. le Docteur Autellet pour le plus beau mâle et à MM. le vicomte de Mantsaulnin et Aug. Demay pour des lots de femelles.

On parle encore de ce beau concours chez les éleveurs de la race de la Charmoise.

Le Bulletin annuel de 1903 publie la notice de M. E. Chomet sur « La Race ovine de la Charmoise ».

Ce même Bulletin donne les résultats du concours général de 1903 et des concours régionaux de Nevers, Laval, Foix, Chambéry, Beauvais.

Comme on le voit, année très brillante pour la race de la Charmoise.

On y trouve un article de M. Louis de Bodard sur les « Transformistes et les Fixistes » et un autre de M. Castelli dans le *Réveil agricole* sur le Mouton de la Charmoise.

Ce numéro contient en outre un article des plus intéressants de M. de Lagorsse et extrait de la *Semaine agricole*, organe de la Société d'encouragement à l'agriculture. C'est en somme le résumé d'une discussion résultant d'une phrase de M. de Lagorsse sur les origines du Charmoise qui, selon lui, serait un métis dishley-berrichon. Là-dessus, tolle général ; lettres de MM. Chomet, Menault et Brunot, défendant naturellement et expliquant les travaux de Malingié pour arriver au Charmoise. M. de Largosse demande à voir un new-kent ; il déclare que cette race est inconnue en Angleterre. M. le marquis de Chauvelin, qui a effectué plusieurs voyages de l'autre côté du détroit, donne dans une longue lettre son avis sur la question. Selon lui, la race du Romney-marsh ou kent fut améliorée par une infusion certaine de sang dishley.

La réunion annuelle de 1904 eut lieu le 5 mars.

L'élection du Bureau donna les résultats suivants :

Président : M. Th. Vaillant de Guélis ;

Vice-présidents : MM. Docteur Autellet, Chomet, vicomte de Montsaulnin, Docteur Clos et Hermand ;

Secrétaire : M. L. de Bodard ;

Trésorier : M. Brunot.

Le numéro de juin 1904 contient un article d'Emile Thierry sur le « Tournis du mouton ».

Août 1904 : article sur la météorisation.

Septembre 1904 : la Clavelée et sa sérothérapie.

Le numéro d'octobre 1904 publie une enquête sur le mouton Charmoise, enquête constituée par une série de lettres échangées entre le professeur Baron et M. Paul Deschapelles.

Le Bulletin-journal de novembre 1904 contient une lettre de M. Deschapelles donnant les principaux caractères que doivent posséder le mouton Charmoise : 70 à 80 kilogs au maximum ; toison très blanche ; quelques taches noires ou rousses à la tête, aux oreilles et aux pattes, mais jamais sur le tronc et dans la laine. Le Charmoise est avant tout un animal à viande ; son faciès doit être plan et élargi, caractères visibles dans les reproductions d'animaux de Malingié ; développement du zigot et du dos.

Ce numéro contient aussi un article sur le Piétin et son traitement.

Avril 1905 : Liste des prix du concours général de Paris et un article extrait de la revue *Economie et Progrès* sur l'Hygiène du mouton.

Le numéro de février 1906 publie une description fort intéressante de la Bergerie du Léché, près de Montmorillon, où le Docteur Autellet se livre à l'élevage de la race ovine de la Charmoise : domaine de 400 hectares dont moitié en terres arables ; 60 hectares de prairies ; environ 250 brebis et cinq ou six béliers pour la reproduction. Les animaux vivent la plupart du temps en plein air. 80 à 90 béliers sont vendus chaque année.

Octobre 1906 : article très curieux publié en 1892 par M. Aug. Ferté dans le *Journal d'Agriculture pratique* et ayant pour titre : Vie et mort d'un lot d'agneaux de la race de la Charmoise.

La race ovine de Kent existe toujours, quoiqu'en disent certains auteurs, puisque je lis dans le Bulletin-journal de novembre 1906 : L'association anglaise des Eleveurs de la race ovine du Kent vient de publier son douzième livre d'origine ou *Flock Book of the Kent or Romney-marsh*. Elle répond d'ailleurs au Romney-marsh actuel si répandu aujourd'hui en Australie, en Nouvelle Zélande et dans l'Amérique du Sud.

Le numéro d'avril 1907 signale le premier concours de berge-

ries en France, dans l'Indre ; les 14, 15 et 16 juin, concours général de la race de la Charmoise à Blois. A ce propos, M. Bréheret, Inspecteur de l'Agriculture, rend compte de l'enquête à laquelle il s'est livré, en Suisse, au sujet de l'appréciation du bétail par la méthode des points qui sera appliquée au concours de Blois.

Janvier 1908 : article très documenté sur le dressage et l'utilisation du chien de berger.

Juin 1908 : un membre du Syndicat propose d'organiser, chaque année, une ou deux ventes d'animaux de la race de la Charmoise. Excellente idée que le Syndicat pourrait bien reprendre.

Novembre 1908 : projet de Flock-book de la race de la Charmoise.

Le numéro de février 1909 signale la mort de M. le Docteur Autellet, vice-président du Syndicat.

Mars 1909 : article extrait de la *Vie à la campagne* et ayant pour titre : « Pour avoir de beaux agneaux. »

Je n'ai en ma possession aucun numéro du Bulletin ou du Bulletin-journal depuis cette date.

En 1914, ces publications cessèrent de paraître. Je crois même qu'il n'y eut plus de réunion du Syndicat jusqu'au 16 juin 1923 où un nouveau Bureau, composé comme suit, fut nommé :

Président : M. E. Chomet ;

Vice-présidents : MM. Penin de la Rondière, baron de Chabaud La Tour et Laplaud ;

Secrétaire-trésorier : M. le marquis d'Aramon.

Le Syndicat compte, à cette date, 39 membres adhérents ou participants.

En attendant qu'un Bulletin régulier puisse être rédigé, chaque sociétaire reçoit un compte-rendu de l'assemblée générale.

En 1924, l'assemblée générale a eu lieu le 21 mars.

Avant la guerre, le Syndicat, en vue de créer un Flock-book de la race de la Charmoise, avait mis à l'étude un projet de règlement.

Voici les « *Caractères des types les plus parfaits de la race de la Charmoise arrêtés par le Syndicat des éleveurs de la race de la Charmoise* », en 1911, à la suite d'une enquête et d'un questionnaire envoyé aux membres du Syndicat :

Le Charmoise est avant tout un animal de boucherie.

Tête : petite, blanche ou rosée, parfois pigmentée de noir ou de roux.

Front : large et plan.

Yeux : à fleur de tête.

Oreilles : courtes, droites, transparentes, minces et mobiles.

Chanfrein : droit, quelquefois légèrement brusqué chez le mâle.

Cou : court, assez gros.

Poitrine : large et profonde.

Côtes : rondes.

Dos et Ligne du dessus : horizontale et le plus long possible.

Croupe : large, sans amas adipeux à la naissance de la queue.

Gigot : arrondi, bien descendu.

Membres : fins, écartés, droits, d'aplomb, dépourvus de laine dans leur partie inférieure, portant quelquefois des traces de pigmentation rousse.

Toison : blanche, fine et tassée, laissant la tête, le ventre, le bas des jambes et les testicules dénudés.

Tailles des adultes : béliers 0 m. 65 ; brebis 0 m. 62.

Poids moyen des adultes : béliers 85 kilogs ; brebis 65 kilogs.

Ces caractères sont indiqués comme suit dans la circulaire de 1924 :

Tête : petite, blanche ou rosée, faciès plan et élargi, oreilles petites, minces, droites ; pas de cornes.

Cou : court et assez gros.

Poitrine : ample, côtes rondes, dos horizontal, croupe large, gigot net et rebondi.

Membres : blancs, courts, fins, écartés et bien d'aplomb.

Toison : blanche, fine, à laine courte et tassée, laissant la tête, les jambes et le ventre complètement dénudés.

Taille moyenne des béliers adultes 0 m. 70 ; *Poids* optimum 80 kilogs.

Taille moyenne des brebis adultes 0 m. 65 ; *Poids* optimum 60 kilogs.

Le Syndicat serait désireux d'arrêter le plus tôt possible le standard de la race.

La circulaire dit en outre que les animaux présentés en vue de

l'inscription devraient être appréciés par la méthode du pointage, laquelle donne lieu à une série de notes allant de 0 à 10. Chaque note devrait être ensuite multipliée par un coefficient spécial indiqué dans le tableau ci-après :

	BÉLIERS	BREBIS-MÈRES
	—	—
Tête et cou.....	2	2
Poitrine, passage des sangles et dessus	2	2 50
Culotte (gigot) et largeur du bassin..	2 50	2
Membres et aplombs.....	0 50	0 50
Toison.....	0 75	0 75
Taille.....	0 75	0 75
Développement eu égard à l'âge et harmonie des formes.....	1 50	1 50

Ne devraient être inscrits au Flock-book que les animaux ayant réuni un minimum de 70 points.

La dernière réunion du Syndicat a eu lieu à Paris, le 13 mars 1925, sous la présidence de M. E. Chomet.

Un vœu est émis pour l'organisation d'un concours spécial de la race Charmoise en 1927 à Montmorillon. La question du Flock-book est de nouveau agitée, mais sa réalisation est liée à la solution de questions diverses : Lutte à la main — Standard.

Je tiens à donner ici mon avis sur ce projet de standard et sur le pointage.

Le standard me paraît en général bien établi, sauf pour la taille et le poids.

De l'avis de la généralité des bouchers, et cela se conçoit, un petit mouton, pourvu qu'il soit de bonne conformation — bien entendu — sera d'une vente plus facile qu'un gros et d'un rendement proportionnel plus élevé, puisqu'il aura un poids plus faible de bas morceaux, dont la vente est si difficile aujourd'hui.

C'est d'ailleurs ce que le Syndicat des Eleveurs de la race Charmoise a bien compris, si je consulte le projet de standard de 1911 et celui de 1924. Le premier indique comme poids moyen pour les béliers 85 kilogs et 65 kilogs pour les brebis,

alors que le second ne donne plus respectivement que 80 et 60 kilogs.

De toute évidence, le mouton de Malingié était un petit mouton ; son créateur donne 70 kilogs de poids moyen.

Dans le tableau de Baron, nous avons vu que ce savant professeur indique : poids inférieur à 70 kilogs.

Il serait peut-être difficile, maintenant que les éleveurs ont un peu poussé au gros, de descendre en dessous de 70 kilogs. J'estime que le standard définitif devrait indiquer comme poids moyen : 75 kilogs pour les béliers et 60 kilogs pour les brebis. Pour la taille, je me rangerais aux chiffres de 1911, c'est-à-dire 0 m. 65 pour les béliers et 0 m. 62 pour les brebis. Avec les autres caractères qui ne sont pas discutés, il me semble que l'on se rapprocherait ainsi du « vrai Charmoise d'origine ».

Les éleveurs de la race de la Charmoise ont tout intérêt à fixer le plus tôt possible et définitivement ce standard tant attendu.

Quant au tableau de pointage, je suis d'avis que la largeur du bassin doit être également recherchée chez la femelle en vue de la facilité du part et qu'en somme, il n'y a pas lieu d'établir une différence de coefficients entre les mâles et les femelles.

CONCLUSION

Cette étude nous a montré ce que pouvaient l'intelligence, l'énergie et la volonté d'un homme.

Nous avons vu qu'Edouard Malingié fut un véritable pionnier dans ce coin de Sologne dont dépendaient alors les terres de la Charmoise. On est véritablement émerveillé de la somme prodigieuse de travail qu'il y produisit pendant un si court espace de temps. Avant lui, la misère régnait dans cette région. Quinze ans après, elle était complètement transformée par son labeur et sa ténacité.

Les fièvres intermittentes qui y régnaient disparurent ; le pain de froment remplaça celui de méteil. Au lieu de landes et de bruyères, de belles terres donnant en abondance le froment, la betterave, le colza ; de magnifiques prairies d'où un nombreux troupeau tirait une abondante et substantielle nourriture.

J'ai montré, en outre, le rôle important que joua le Directeur de la Ferme-école de la Charmoise dans l'enseignement agricole et à la Société d'agriculture de Loir-et-Cher.

Edouard Malingié fut un bon serviteur et un bienfaiteur de l'humanité ; il a bien mérité de son pays.

Aussi, le but de ce travail n'a pas été de démontrer, qu'au même titre que Bakewell et Richard Coord, Edouard Malingié fut un « créateur », ce qui n'est plus discuté aujourd'hui et parfaitement admis, mais de donner une description du lieu où il opéra, de la contrée qu'il transforma avec tant de succès, de re-

tracer aussi complètement que possible la vie du « grand moutonnier », enfin, et surtout, de tirer sa mémoire de l'oubli dans la région où il a tant travaillé et sur laquelle il répandit de si grands bienfaits.

Vu : Le Doyen,

H. ROGER.

Vu : Le Président,

P. MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. LAPIE.

BIBLIOGRAPHIE

- E. FAUPIN. — Essai sur la Géologie du Loir-et-Cher. — 1909.
- M. MALINGIÉ-NOUEL. — Considérations sur les Bêtes à laine au milieu du XIX^e siècle et Notice sur la Race de La Charmoise. — Mars 1851.
- M. MALINGIÉ-NOUEL. — Lettre sur la Race des bêtes à laine anglaises, dite de New-Kent, et sur ses croisements avec plusieurs races françaises. — Janvier 1842.
- BARRAL et SAGNIER. — Dictionnaire d'Agriculture. — Tome II, 1888, page 188.
- Alfred LEROY. — Le Mouton Charmoise.
- E. CHOMET. — Notice sur la Race de la Charmoise
- R. BARON. — Leçon de choses faite au Concours régional agricole de Blois. — 1893.
- Comptes rendus du Conseil Général de Loir-et-Cher : Années 1847, 1848, 1850, 1865.
- Bulletin de la Société d'agriculture de Loir-et-Cher : Années 1836, 1837, 1838, 1840, 1842, 1843, 1844, 1845, 1847, 1850, 1852.
- Bulletin du Syndicat des Eleveurs de la Race de la Charmoise : Années 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904 1905, 1906, 1907, 1908, 1909.. — Lettres inédites de M. Malingié-Nouel.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Le Berceau d'une Race ovine " La Charmoise "

CHAPITRE PREMIER. — Situation.....	7
CHAPITRE II. — Climat.....	9
CHAPITRE III. — Constitution géologique du sol de la région.....	10
CHAPITRE IV. — La Charmoise avant Malingié.....	16

DEUXIÈME PARTIE

Edouard Malingié et son Œuvre

CHAPITRE PREMIER. — Arrivée de Malingié à la Charmoise ; ses premiers travaux.....	23
CHAPITRE II — Création d'une Ferme-école ; La Charmoise depuis Malingié.....	28
CHAPITRE III. — Création de la Race ovine de La Charmoise ; Considérations sur cette race.....	39
CHAPITRE IV. — « Considérations sur les Bêtes à laine », par Ed. Malingié ; Extraits de ses discours : ses Idées, son Œuvre éducative.....	60
CHAPITRE V. — Syndicat des Eleveurs de la Race de La Charmoise....	85
CONCLUSION	95



TAB. DES MATIÈRES

Introduction

PREMIÈRE PARTIE

Le langage dans les arts de la cuisine

1	Chapitre I. — Introduction
2	Chapitre II. — Cuisine
10	Chapitre III. — Préparation des aliments
10	Chapitre IV. — La cuisine, son histoire

Blois, Imprimerie Centrale 43, rue Denis-Papin. — 8673

Table des matières

1	Chapitre I. — Introduction
2	Chapitre II. — Cuisine
10	Chapitre III. — Préparation des aliments
10	Chapitre IV. — La cuisine, son histoire
10	Chapitre V. — Préparation des aliments
10	Chapitre VI. — La cuisine, son histoire
10	Chapitre VII. — Préparation des aliments
10	Chapitre VIII. — La cuisine, son histoire
10	Chapitre IX. — Préparation des aliments
10	Chapitre X. — La cuisine, son histoire

